

**Céline Martin**

**Histoire  
d'un tison  
arraché du feu**

**Autobiographie  
de la sœur et novice  
de la Petite Thérèse**

Éditions  du Carmel

Céline Martin (1869-1959), est l'avant-dernière des filles de Louis et Zélie Martin, dernière entrée au carmel de Lisieux, sous le nom Sœur Geneviève de Sainte Thérèse et de la Sainte-Face, et dernière survivante de la famille. On lui doit les photos de Thérèse au Carmel, et *Conseils et souvenirs* (1952, plusieurs fois réédités).

# Autobiographie de la sœur et novice de la Petite Thérèse

1909 : Céline Martin – Sœur Geneviève de la Sainte-Face – a 40 ans. L'autobiographie de sa sœur Thérèse, *Histoire d'une âme*, se répand comme une traînée de poudre, et le procès de béatification va s'ouvrir dans une année (1910). C'est alors que la prieure du carmel de Lisieux demande à Céline d'écrire sa propre autobiographie.

De sa naissance jusqu'à ses premiers pas au Carmel, en passant par les épreuves de sa vie dans le monde, elle raconte avec un style plein de vie et d'humour les chemins déroutants par lesquels Jésus l'a conduite.

Ce récit est précieux parce qu'il donne les impressions du témoin le plus proche de Thérèse. Mais ce texte va plus loin.

Les deux sœurs ne faisant qu'« une même âme », découvrir la vie de la première disciple de la Petite Thérèse, c'est accueillir le complément nécessaire à l'intelligence de la « petite voie ».

COLLECTION

 ÉMOINS DE VIE





Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'Église. Un vaste champ reste à explorer.

## REMERCIEMENTS

Nous remercions chaleureusement les Carmélites de Lisieux qui nous ont permis de publier ce texte qui, comme le pense Mère Agnès, « fera beaucoup de bien ». Que Camille Burette, archiviste du Carmel de Lisieux, le Frère Didier-Marie Golay et le comité de pilotage des Archives, soient aussi vivement remerciés pour leur précieuse collaboration à l'édition de ce texte et leur relecture attentive.

- 
1. *Histoire d'un tison...*, f°63-64.
  2. Elle prend par la suite le nom de Sœur Geneviève de la Sainte-Face et de Sainte Thérèse, puis, finalement, le nom de Sœur Geneviève de la Sainte-Face.
  3. Publiés, récemment, sous le titre *Mes Saints Parents*, éd. Didier-Marie Golay, « Spiritualité », Paris, Cerf, 2016.
  4. Cahier à couverture noire mesurant 23 x 18 cm et 1,5 cm d'épaisseur ; 353 pages (pages avec lignes).
  5. Petit cahier sans couverture mesurant 22,5 x 17 cm ; 35 pages (pages quadrillées de cahier d'écolier).
  6. *Histoire d'un tison...*, f°310.
  7. Cf. [www.archives-carmel-lisieux.fr](http://www.archives-carmel-lisieux.fr).
  8. LT 57.
  9. LT 127.
  10. LT 132.
  11. LT 137.
  12. LT 142.
  13. *Histoire d'un tison...*, f°11.
  14. *Ibid.*, f°20.
  15. *Ibid.*, f°25.
  16. Cité par Stéphane-Joseph Piat dans *Céline. Sœur et Témoin de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Office central de Lisieux, 1964, p. 157.
  17. *Ibid.*
  18. *Histoire d'un tison...*, f°49-50.

19. *Histoire d'un tison...*, f°6.
20. *Ibid.*, f°17. Cf. aussi Ms A, 24r°.
21. Ms A, 44v°.
22. *Histoire d'un tison...*, f°252.
23. C.J. 7.7.2 : « “Eh bien, je commençais mon Chemin de Croix, et voici que tout-à-coup, j'ai été prise d'un si violent amour pour le bon Dieu que je ne puis expliquer cela qu'en disant que c'était comme si on m'avait plongée tout entière dans le feu. Oh ! quel feu et quelle douceur en même temps ! Je brûlais d'amour et je sentais qu'une minute, une seconde de plus, je n'aurais pu supporter cette ardeur sans mourir. J'ai compris alors ce que disent les saints de ces états qu'ils ont expérimentés si souvent. Pour moi, je ne l'ai éprouvé qu'une fois et qu'un seul instant, puis je suis retombée aussitôt dans ma sécheresse habituelle.” Un peu plus tard : “Dès l'âge de 14 ans, j'avais bien aussi des assauts d'amour ; ah ! que j'aimais le bon Dieu mais ce n'était pas du tout comme après mon offrande à l'Amour, ce n'était pas une vraie flamme qui me brûlait.” »
24. *Histoire d'un tison...*, f°270.
25. *Histoire d'un tison...*, f°300-301.
26. *Ibid.*, f°292.
27. L'expression vient du Père Garrigou-Lagrange pour qualifier les épreuves de Paul de la Croix qui font suite à la grâce du mariage spirituel. Très utile pour comprendre les épreuves des saints, comme Mère Teresa, elle a été aussi appliquée à la dernière épreuve de la petite Thérèse, cf. Wilfrid Stinissen, *La nuit comme le jour illumine*, Toulouse, Éditions du Carmel, p. 81-83.
28. Ms C, 5r°-8r°.
29. *Histoire d'un tison...*, f°315-316.
30. *Histoire d'un tison...*, f°6.
31. *Ibid.*, f°39.
32. *Ibid.*, f°38.
33. *Ibid.*, f°18-19.
34. Ms B, f°5v.
35. *Histoire d'un tison...*, f°123.
36. *Ibid.*, f°66 : « Quand je pense que pour ce lambeau d'étoffe là [le drapeau français] je donnerais ma vie avec joie ! »
37. *Ibid.*, f°37-39.
38. *Ibid.*, f°65.
39. *Ibid.*, f°114.
40. Suite des souvenirs autobiographiques de Céline, f° 4.

41. *Histoire d'un tison...*, f°133-141.
42. *Ibid.*, f°126-132.
43. *Ibid.*, f°142-143.
44. *Ibid.*, f°347-348.
45. *Ibid.*, f°55.
46. *Ibid.*, f°34.
47. *Ibid.*, f°115.
48. *Histoire d'un tison...*, f°55.106.
49. *Ibid.*, f°108-109.
50. *Ibid.*, f°344.
51. *Ibid.*, f°3.
52. *Ibid.*, f°314.
53. *Ibid.*, f°39-40.
54. *Ibid.*, f°262.
55. *Histoire d'un tison...*, f°96.
56. *Ibid.*, f°95.
57. *Ibid.*, f°103.
58. *Ibid.*, f°102.
59. *Ibid.*, f°49-50.
60. *Ibid.*, f°315.
61. *Histoire d'un tison...*, f°315.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Je ne me souviens pas avoir jamais rien caché à confesse, car j'étais très franche et je n'ai menti qu'une seule fois à ma Mère. Cependant ma franchise n'allait pas jusqu'à m'exposer aux reproches comme Thérèse : « Elle se tenait là debout comme une criminelle qui attend sa condamnation, ayant dans sa petite idée qu'on lui pardonnera plus facilement si elle s'accuse<sup>16</sup> » et moi, un jour que je venais de faire une maladresse, craignant de justes reproches que j'avais mérités je m'enfuis comme Adam après son péché<sup>17</sup> et me cachai au milieu d'un tas de fagots qui étaient déposés dans le hangar [cf. Gn 3,8]. Après d'anxieuses recherches on m'y trouva enfin et paraît-il, je ne fis point de bruit de la soirée.

### **Céline et Thérèse : la voix de la nature et la voix de la grâce**

[11] Je conviens maintenant que la conduite de Thérèse était beaucoup plus grande et plus noble que la mienne. Dans la mienne c'était la voix de la nature qui se faisait entendre et dans celle de Thérèse la voix de la grâce qui se révélait. Nul doute que l'une soit beaucoup plus parfaite que l'autre puisque Bossuet va jusqu'à dire : « Si Adam et Ève avaient pu avouer humblement leur faute, qui sait jusqu'où se serait portée la miséricorde de Dieu<sup>18</sup> ?... » semblant par là se demander si Dieu n'eût point pardonné sans exiger le tribut de pénitence imposé à la race humaine.

Oh ! oui, qu'elle était belle en toutes ses démarches, ma petite sœur chérie ! Aussi je l'aimais au-delà de tout ce que je puis dire. Je l'avais surnommée « Ange incarné » et ne pouvais souffrir être séparée de mon Ange une seule minute. De son côté c'était le même attachement pour moi et maman disait de nous : « Ces deux petites sont inséparables, on n'a jamais vu des enfants tant s'aimer... <sup>19</sup> » Nous ne pouvions, en effet, vivre l'une sans l'autre, toute la journée nous jouions ensemble dans

le jardin nous amusant surtout à ramasser les petites paillettes brillantes qui se trouvent dans le sable de granit, et pendant ce temps nous parlions du bon Dieu et de nos pratiques de vertu. Cette conversation continuait même ailleurs que dans la solitude, car maman écrivait : L'autre jour les petites étaient chez l'épicier, Thérèse parlait de ses pratiques avec sa sœur et discutait fort avec elle. La dame a dit à Louise : « Qu'est-ce qu'elle veut donc dire ? Quand elle joue dans le jardin on n'entend parler que de "pratiques" ; il y a une voisine qui avance la tête par sa fenêtre pour essayer de comprendre ce que veut dire ce débat de pratiques<sup>20</sup>. »

Comme vous le voyez, ma Mère, déjà nous ne nous occupions que [12] de choses sérieuses. Thérèse quoique plus jeune que moi commençait sa mission auprès de moi qui commençais en même temps la série de « pourquoi ? » qui n'est pas encore complètement épuisée, laquelle me valut la réputation de « naïve » que je mérite encore.

J'avais beaucoup de peine à apprendre le mot à mot. Il fallait que j'approfondisse le sujet pour retenir quelque chose. Ce qui rendait mes lectures individuelles assez lentes, je ne « dévorais » pas les livres comme tant d'autres. De même, au cours des conversations sérieuses, je me trouvais en retard sur ce qui s'y traitait. C'est ainsi que, chez mon oncle, on me reprochait d'être dans les nuages, parce que tout à coup, je faisais une question sur ce qui s'était dit, il y avait quelques minutes. Non, je n'étais pas dans les [13] nuages, mais je scrutai tel sujet qu'on venait d'exposer et pendant ce temps-là les autres avaient fait du chemin. Puis, je n'avais point de fausse honte et pour avoir à comprendre je ne craignais pas de faire des questions naïves sur une chose même que je saisissais, dans le seul but d'en avoir la définition technique.

Comme je l'ai dit, j'employai ce moyen de très bonne heure et Thérèse qui m'instruisait était devenue pour moi une sage maîtresse. Cependant elle ne dédaignait pas de venir assister aux leçons que me donnait Marie ma sœur aînée. Trop petite encore pour étudier, Marie faisait quelques difficultés pour l'admettre à son cours, mais elle implorait avec tant d'insistance et promettait d'être si sage que Marie accordait enfin cette faveur. Elle lui donnait une étoffe à coudre ou des perles à enfiler et je vois encore ce cher petit ange assise tranquillement dans un coin de la pièce sans bouger. Parfois son aiguille se désenfilait, alors de grosses larmes perlaient sur ses joues, elle n'osait pas demander qu'on vienne à son secours. Enfin Marie la prenait en pitié et séchait ses pleurs en enfilant l'aiguille. Et quand je pense que c'était par affection pour moi, pour ne pas quitter sa Céline qu'elle s'enfermait ainsi des journées entières, mon cœur se fond de reconnaissance. Ô ma petite Thérèse, rappelle-toi ces jours de notre enfance et comme autrefois ne souffre plus d'être séparée de moi, prends-moi avec toi !...

Ce qui avait lieu à propos des leçons se renouvelait lorsque j'allais jouer avec la petite Jenny, fille du Préfet, elle était de mon âge et nous nous entendions bien ensemble. Comme la Préfecture était en face de notre maison il lui était facile de m'appeler par des signes ou de m'envoyer chercher par sa gouvernante. Thérèse alors m'accompagnait toujours bien qu'elle [14] ne trouvât qu'un seul agrément à ces visites, le parc. Pour moi, séduite déjà par la vanité j'étais fière d'avoir une petite amie aussi distinguée. Je regardais avec admiration les splendides salons et mes séjours dans ce palais m'étaient remplis de charmes.

Lorsqu'il faisait mauvais temps nous prenions nos ébats sur une sorte de grand balcon couvert qui était à l'arrière du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bien des croix...

## **Première communion et confirmation**

Cependant j'arrivai à l'époque de ma première Communion. J'y fus préparée longtemps à l'avance par mes sœurs chéries, mais ce fut surtout les trois derniers mois qui précédèrent cette grande action, que je fus l'objet d'une particulière sollicitude.

Nos mamans, Marie et Pauline, avaient chacune leur attribution spéciale. Marie était la maman en titre et Pauline la maman spirituelle. Ce fut donc Pauline qui me prépara à ma première Communion. Tous les soirs en revenant de l'Abbaye j'allai prendre place sur ses genoux... Thérèse fut un peu détrônée alors, mais elle ne s'en plaignit pas, elle était heureuse et fière de penser que sa sœur à elle, sa Céline allait faire sa Première Communion. Elle venait écouter les douces conférences que me faisait Pauline et se préparait à mon grand jour comme s'il eût été le sien.

Oh ! que j'étais bien prête quand s'ouvrit la retraite qui devait nous introduire au divin banquet ! Je m'étais fait une telle idée de la pureté du cœur que je ne voulais souffrir rien qui put la ternir.

Pendant ces quelques jours de retraite je fus tout à fait pensionnaire et ne retournais plus le soir aux Buissonnets. Cela me coûta beaucoup, je ne pouvais m'habituer à vivre loin de mes parents et surtout les nuits me paraissaient si tristes sans ma Thérèse, qu'involontairement j'avais des cauchemars et me réveillais en sanglotant. Hélas ! je n'étais pas seule à me réveiller, car en l'une de ces circonstances je vis auprès de moi la première maîtresse qui venait sécher mes larmes avec une bonté toute maternelle. Elle me recommanda d'être bien sage se félicitant toutefois [28] de ne me posséder que momentanément.

Thérèse venait me voir tous les jours avec Papa. Une fois elle tenait à la main un petit bouquet de cerises qu'elle me donna avec une telle expression d'indéfinissable tendresse qu'un trait délicieux me transperça jusqu'au fond du cœur... Il y a 29 ans de cela ; et lorsqu'à chaque printemps apparaissent les nouvelles cerises, je ne manque jamais, presque instinctivement d'en faire un bouquet dont la vue fait jaillir en mon cœur un flot de souvenirs.

Ma petite Thérèse était, en effet, si pénétrée de la grande action que j'allais accomplir qu'elle me considérait avec un saint respect, c'est à peine si elle osait me toucher et me parler tant son esprit de foi était ardent.

Enfin le beau jour entre les jours se leva aussi pour moi. La description qu'en fait Thérèse du sien est tellement l'écho de mes propres sentiments que pour être vraie il me faudrait la copier<sup>33</sup>. Encore aujourd'hui la vue « des flocons neigeux » me fait tressaillir... le chant du cantique matinal « Ô Saint Autel qu'entourent les Anges ! » fait encore vibrer mon cœur. En un mot, tout ce qui me rappelle cet heureux jour est embaumé de senteurs uniques dont le temps ne pourra jamais amoindrir la suavité<sup>34</sup>. Oui, ce fut avec une ineffable joie que je reçus mon Bien-Aimé, je l'attendais depuis longtemps. Ah ! que de choses j'avais à lui dire !... Je lui demandais d'avoir pitié de moi, de me protéger toujours et de ne jamais permettre que je l'offense, puis je lui donnai mon cœur sans retour et lui promis d'être toute à Lui... Je sentis bien qu'il daignait m'accepter pour sa petite épouse et qu'il remplirait envers moi l'office de défenseur que je lui avais confié, je sentis qu'il me prenait sous sa garde et me préserverait à jamais de tout mal... Après cet échange de mutuelles [29] promesses, tout était dit... et cependant, le cœur de la petite Céline était encore si plein, que ne pouvant contenir

les effluves de paix et de joie célestes qui l'inondaient, sa prière s'acheva dans un flot de larmes...

Le soir, ce fut moi qui récitais l'acte de consécration à la Sainte Vierge. Oh ! combien j'étais heureuse de prendre la parole, en présence de tout le monde, pour me donner irrévocablement à ma Mère du Ciel que j'aimais avec une tendresse incomparable. Il me sembla qu'acceptant pour sienne la petite orpheline qui était à ses pieds, elle l'adopta pour son enfant...

Ce jour fut véritablement celui de mes fiançailles, à partir de cette époque bénie je me corrigeai de certains défauts dont je n'avais pu jusque-là avoir raison. Est-ce étonnant qu'il en fût ainsi ? Comment le sang de Jésus coulant dans mes veines, sa chair se mêlant à ma chair, tout mon être n'aurait pas été transformé ?... Le feu de l'amour divin, en pénétrant en moi, me purifia de toutes mes souillures et cette purification une fois accomplie, ne trouvant plus d'obstacles à son action consumante, il pénétra et embrasa son pauvre petit tison par une incandescence totale qui le rendit en quelque sorte invulnérable à l'action du feu d'enfer dans lequel le démon projetait de le jeter.

Peu de temps après ma Première Communion qui avait eu lieu le 13 mai 1880, je reçus le Sacrement de Confirmation, c'était le 4 juin de la même année. Ce jour se trouvant être le vendredi du Sacré-Cœur, je me réjouis de cette coïncidence. Il me semblait que le Cœur de Jésus lui-même viendrait se substituer à mon cœur en me conférant son propre Esprit. J'étais vivement émue par cette pensée qu'on ne recevait ce sacrement qu'une seule fois dans la vie et qu'il allait me rendre « parfaite chrétienne ». C'est pourquoi je m'y préparais avec piété demandant au bon Dieu qu'il opère en moi tous ses effets<sup>35</sup> [30]. Cependant, j'étais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



au lieu où il avait été acheté. Le lendemain matin il partit à la messe de 7 heures, comme à son habitude, muni de son arme précieusement enveloppée. – Comme il entrait à l'église un écolier se trouvait franchir [43] les degrés en même temps que lui – « Où vas-tu, mon petit ami ? lui demanda mon père – À la messe, Monsieur, pour me préparer à faire ma première Communion. – eh bien ! voilà pour te récompenser », lui dit papa. Et l'enfant bondissant de joie, rouge de plaisir reçut le pistolet !

Nous fûmes bien consolées à cette nouvelle. Thérèse se réjouit alors de son extraordinaire cadeau. Puis, notre cher petit Père, ayant mis le comble à ses bienfaits et restitué l'argent, la joie fut complète.

Je ne vous parlerai pas, ma Mère, des veillées d'hiver, des dimanches passés en famille et de tous ces souvenirs si doux que Thérèse a si bien dépeints, car mes sentiments étant les mêmes que les siens, en connaissant les uns vous n'ignorez pas les autres. Comme elle l'a dit aussi, notre Père bien-aimé nous emmenait quelquefois à la pêche<sup>41</sup>. Je me souviens qu'un jour après nous avoir organisé deux petites lignes dont l'hameçon était une épingle il nous invita à pêcher avec lui. Après un moment, voyant que nous avions pris notre pêche au sérieux et, sachant que nous n'allions rien prendre avec un pareil outillage, il nous dit : « Enfants, laissez là vos lignes, si ça mord je vais vous appeler ». Nous partîmes aussitôt cueillir des fleurs. Quelque temps après nous revînmes et, quelle ne fut pas notre surprise, en voyant nos lignes couler à fond ! Les saisir fut l'affaire d'un instant et la campagne retentit de nos cris de joie pendant que nous élevions dans les airs notre capture. Pour moi, je devine bien que c'était Papa qui, pendant notre absence, avait mis le poisson au bout de la ligne et ce petit trait de mon

enfance me devint une instruction.

Bien des fois depuis, je fis le rapprochement entre la conduite [44] du bon Dieu envers nous et celle de papa en cette circonstance. Ah ! toute ma vie j'ai été ce petit enfant qui pêche les âmes ou la vertu avec des mauvais outils, je ne suis bonne à rien et si je n'attends que ce que je puis gagner par moi-même je risque de ne rien attraper. Vous en savez quelque chose, ma Mère, vous qui désirez me voir arriver à cette pleine possession de moi-même qui rende le premier mouvement irréprochable. Et moi aussi je le souhaite vivement... ma ligne est toujours tendue en cet endroit..., je ne prends rien il est vrai, car mes progrès ne sont pas appréciables, mais Jésus voit ma bonne volonté et, je l'espère, au dernier jour de ma vie, « en un instant rapide il fera fructifier mes progrès » et moi, levant ma petite ligne, je serai riche de biens que lui-même m'aura donnés !

Ô ma Mère ! que le bon Dieu est bon à ceux qui l'aiment ! qu'il est délicat ! car, de même que Papa nous laissa croire que nous avions nous-mêmes pêché le mystérieux poisson, ainsi Jésus se plaira à nous laisser toute la gloire des conquêtes que lui seul aura faites.

Jusqu'ici il a toujours agi de la sorte envers moi... En vain je me suis montrée enfant terrible « achetant des pistolets » c'est-à-dire me livrant parfois à des spéculations inutiles, accueillant favorablement quelques illusions, m'écartant en un mot de la voie que m'a tracée la divine Providence et Jésus prenant l'objet avec bonté me disait : « Il n'est pas fait pour toi, ma Céline, tu fais erreur en voulant te servir de cela, donne-le-moi et je l'échangerai pour des biens de beaucoup préférables. » Et moi me livrant à son bon plaisir recevais le centuple en échange, ayant encore la joie de voir mes bêtises devenir, entre ses mains divines, un bienfait pour d'autres âmes...

## Éducation de Marie et Pauline

[45] Si notre vie aux Buissonnets s'écoulait jusqu'ici calme et douce dans la bienfaisante chaleur de la plus délicieuse union, nous allions hélas ! connaître de nouveau l'épreuve. Cinq ans déjà s'étaient passés depuis la mort de notre mère chérie, les oiseaux avaient grandi, les aînées étaient prêtes à s'envoler laissant le nid plongé dans la plus grande désolation.

Mais avant de vous parler, ma Mère, de la première séparation qui vint briser nos cœurs, je vais vous dire un mot de l'éducation toute virile que nous donnèrent nos sœurs chéries.

D'après la description que j'ai faite de mon caractère vous pourriez peut-être croire que, moi du moins, je n'étais pas réservée et cependant nous étions si timides toutes les deux que Marie dut nous gronder bien des fois pour faire passer ce défaut. Un jour, en particulier, nous ayant dit « que la timidité était de l'orgueil, parce que ce n'était point autre chose qu'une crainte outrée de mal faire et par suite d'être critiquée », je pris la ferme résolution de me corriger et d'agir toujours avec liberté sans m'occuper de ce qu'on pourrait penser de moi, car j'avais une telle crainte de l'orgueil que j'aurais tout fait pour m'en éloigner. Cette admonition influa beaucoup sur ma vie et je m'en souvins toujours.

Nos sœurs aînées s'appliquaient aussi avec un grand soin à nous faire pratiquer la mortification, dès l'âge le plus tendre. Par exemple, lorsque nous étions toutes petites le déjeuner du matin était du chocolat, mais aussitôt que nous commencions à grandir, une humble soupe le remplaçait. À l'exception toutefois du Dimanche qui, étant le jour du Seigneur, restait un jour de fête sur toute la ligne. En semaine je partais donc à l'Abbaye après avoir [46] mangé une soupe que Victoire ne savait jamais varier, une soupe à l'oignon... C'était pour moi tout ce qu'on

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« ouverte » comme je le disais à l’instant, ouverte au zèle de l’amour, zèle impétueux qui dévorait nos cœurs... Ô ma Mère, je n’exagère rien en vous disant cela, je ne puis vous exprimer ce que furent nos entretiens d’alors quand, chaque soir « les mains l’une à l’autre enchaînées », le regard plongé dans l’immensité des Cieux nous devisions sur cette Vie qui ne doit pas finir... Où étions-nous... quand, perdant pour ainsi dire conscience de nous-mêmes, notre voix s’éteignait dans le silence !... Où étions-nous alors !... je me le demande...

Hélas ! soudain nous nous retrouvions sur la terre, mais nous n’étions plus les mêmes et comme au sortir d’un bain de feu, nos âmes haletantes [59] n’aspiraient plus qu’à communiquer leurs flammes... Ô quelle ivresse !... Ô quel martyre<sup>50</sup> !...

Comme le dit Thérèse ces grâces ne pouvaient demeurer sans fruits<sup>51</sup> et Jésus se plut à lui montrer que ses désirs d’apostolat lui étaient agréables pour la conversion si merveilleuse du malheureux Pranzini. Ce fut même cette grâce qui fut le point de départ d’une union plus intime entre nous, car ce fut en cette occasion qu’elle découvrit dans le cœur de sa Céline le germe des aspirations qui dévoraient le sien. Dans la description que je viens de donner sur les entretiens du soir aux fenêtres du Belvédère j’ai donc anticipé un peu l’ordre des événements.

Voici ce qui se passa. Après la grâce de force reçue la nuit de Noël la soif des âmes entra dans son cœur et, comme elle le raconte elle-même, l’occasion s’étant présentée d’exercer son zèle, elle s’y employa avec toute l’ardeur de son amour. Avec son humilité ordinaire elle ne crut point pouvoir seule obtenir la grâce qu’elle sollicitait et me demanda le secours de mes pauvres prières à une intention qu’elle n’osait pas trop me spécifier : enfin elle voulut faire offrir le Saint Sacrifice dans ce but et, comme elle était très timide, elle vint me demander de me

charger de la commission. Je lui laissai voir alors que j'avais deviné quel était son dessein et combien je le trouvais louable. Étonnée que je ne lui témoignasse aucune surprise de ce qu'elle croyait une singulière idée, elle vit qu'elle était comprise... Alors son cœur s'ouvrit à moi tout entier et ce fut à partir de cette époque que data notre si grande intimité qui, comme elle le disait, n'était plus une simple union mais une unité<sup>52</sup>... elle aimait à me répéter que nous avions une même âme pour nous deux<sup>53</sup>. Ô ma Mère que c'était doux, quelles [60] joies inénarrables, ai-je goûtées avec ma Thérèse !...

D'après cette peinture, qui n'est qu'une ébauche de la réalité, vous pouvez croire, ma Mère, que la perspective du départ de celle que j'aimai plus que moi-même ait été une épreuve au-dessus de mes forces. Oui, il en aurait sans doute été ainsi, si livrée à ma propre faiblesse, j'avais été seule à souffrir. Mais les faveurs célestes dont je parlais il y a un instant m'avaient pour ainsi dire confirmée dans la force. L'amour du bon Dieu était si intense dans mon pauvre cœur que, ne trouvant rien qui puisse soulager un peu ce besoin de donner, je fus heureuse de sacrifier tout ce que j'avais de plus cher au monde... Comme Abraham je m'occupai de la préparation de l'holocauste (Gn 22,9) et j'aidai ma sœur chérie dans toutes les démarches qu'elle fit pour obtenir d'entrer au Carmel, malgré sa grande jeunesse. Je prenais part à ses chagrins plus que s'il se fut agi de miens propres. Ah ! comme c'est bien vrai que l'amour du bon Dieu donne seul le véritable amour pour les siens, cet amour désintéressé qui fait qu'on désire avant toutes choses le bonheur de ceux que l'on chérit...

Ce que je dis me remet en mémoire une réflexion que je me suis faite bien souvent jadis. C'est à propos de l'intimité des mères avec leurs enfants. J'ai remarqué que beaucoup se

plaignaient d'être soigneusement écartées des confidences de leurs filles. Je compatissais sincèrement à leur douleur, sans m'étonner toutefois qu'il en soit ainsi. Elles savent, ces pauvres enfants, que leurs lectures sont surveillées : que dirait-on si on arrivait à découvrir qu'elles lisent des vies de saints ou des livres de spiritualité ? et si on savait qu'elles ont un directeur ! ah ! [61] cette fois ce serait une persécution à outrance, car on soupçonnerait tout de suite des velléités de vocation religieuse. Comment dans de pareilles conditions la jeune fille peut-elle prendre sa mère pour confidente et amie ? Comment pourrait-elle lui exposer à découvert ses luttes, ses difficultés, ses espérances ? Cela va de soi qu'il est impossible de songer à une telle intimité. Intimité qui se fusionnerait aussitôt si la mère possédait en elle l'amour vrai, désintéressé. Non, ce ne sont pas les enfants qui ont tort lorsqu'elles font souffrir leurs parents par une réserve qui peut paraître extérieurement blâmable, non, ce sont les parents qui s'attirent ces froideurs. Pauvres parents, ils rendent leurs enfants malheureux, ils se rendent malheureux eux-mêmes en empoisonnant les derniers jours vécus en famille, souffrances vraiment inutiles et qui ne sont pas voulues du bon Dieu, parce que ce sont des souffrances qui ne sont pas dans l'ordre. En effet, à quoi aboutissent-elles ? à retarder peut-être de quelques mois le moment de la séparation et c'est tout. Oh ! qu'elles sont amères les souffrances où le bon plaisir divin n'est pas au fond du calice ! Et qui dira ce qu'est au pauvre cœur humain une souffrance sans espérance ? !... Moi, je sens bien que je n'aurais pas eu la force morale de supporter de si poignantes douleurs.

Ma reconnaissance pour le Seigneur est grande, lui dont l'amour m'a fait vivre de si durs instants, de si ineffables joies... Je n'ose pas m'arrêter à la pensée de ce qu'auraient été mes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



intérieurement : c'est le Seigneur qui, par l'humiliation, va éclairer ces cœurs frivoles et les rapprocher de lui. Je pensais cela... mais le malade mourut au début même de sa maladie. Alors je me reportai à cette même épreuve que nous avons subie jusque dans ses derniers retranchements et de mon cœur s'éleva une hymne de reconnaissance. Il me sembla que la douleur était une telle grâce que tous n'étaient pas jugés dignes de recevoir sa visite et que le bon Dieu, libre de ses dons, la donnait à qui il voulait<sup>60</sup>. Considérant alors cette famille dont je parle, à laquelle le Seigneur n'avait fait que montrer ses trésors et la nôtre à laquelle il les avait donnés mon cœur se fonda d'amour pour ce Dieu qui nous a tant aimés !... <sup>61</sup>

Cependant c'est pour vous seule, ma Mère bien-aimée, que j'écris ces lignes, de même que celles qui vont suivre, vrais secrets de confession. Je le sais, je suis trop naïve [74] et je pourrais écrire certaines choses qui ne s'écrivent pas ; aussi à défaut de mon jugement j'ai confiance dans le vôtre pour déchirer ces pages une fois que vous les aurez lues.

Peu de temps après l'entrée de Thérèse, mon cher petit Père perdit peu à peu la mémoire, il s'en affectait beaucoup et moi je m'en inquiétais. Sa plaie se dessécha, mais sans être guérie, elle était enflammée. On voyait que le mal minait à l'intérieur. Les signes avant-coureurs de la paralysie cérébrale se succédaient avec une telle rapidité que bientôt nous n'eûmes plus aucun doute sur l'issue certaine de la maladie.

Mes sœurs du Carmel avaient peine à croire à la triste réalité, elles ne pouvaient se faire à cette pensée et crurent même pendant un moment que je rendais Papa malheureux en le guidant de trop près. C'était pour moi le comble de la douleur... Ma Mère, que j'ai souffert alors !... Mais bientôt Jésus permit qu'elles comprissent la triste situation où je me trouvais, et elles

eurent pleine confiance en moi.

Ma Mère, pour vous faire une idée aussi juste que possible de ce que nous avons souffert toutes les cinq, de cette épreuve il faut penser que Papa n'était pas un Père ordinaire. De même que la Sainte Vierge souffrit de la passion de Jésus non comme une Mère ordinaire souffre des souffrances d'un fils ordinaire, mais selon la dignité et la perfection infinie de ce Fils, ainsi nous souffrîmes selon la qualité exceptionnelle de l'objet aimé. Mon cher petit Père me représente saint Joseph par sa droiture, sa simplicité, il était comme lui un homme juste aux yeux de Dieu et de ses semblables. Et aux nôtres, il ajoutait aux prérogatives de la Paternité celles de la Maternité, car il nous entourait toujours d'une tendresse véritablement maternelle<sup>62</sup>. Aussi, c'était un culte que nous avions pour lui. Hélas ! par où allait passer l'objet de ce culte [75] deux fois filial, devenu victime volontaire destinée au sacrifice !...

On dit que c'était la coutume, dans l'antiquité, de couvrir la tête de ceux qu'on menait au supplice. Cette particularité, nous devons la constater dans le début de la maladie de notre cher petit Père.

Thérèse enfant l'avait vue par avance, quand elle le considéra le front voilé<sup>63</sup>... Il se le couvrait, en effet, comme instinctivement et nous croyions que c'était la violence du mal, je lui faisais prendre des bains et posais sur sa tête des compresses d'eau glacée, mais rien ne le soulagea.

## **Fugues de M. Martin**

Il va sans dire que, si notre Père vénéré eût été paralysé des jambes, il n'y aurait eu rien de plus facile que de le soigner chez nous. La grosse difficulté était que, pouvant marcher seul, son goût prononcé pour les voyages nous mettait dans la triste

perplexité de le voir disparaître. C'est ce qui arriva en plusieurs circonstances. Ce fut en l'une d'elles que la Sainte Mère Geneviève entendit ce céleste message : « Dis-leur qu'il n'est pas perdu, il reviendra... »

Pendant ce temps, moi je le cherchais avec angoisse sur le littoral et tandis que j'étais partie avec mon oncle, le feu prenait la nuit à une vieille mesure attenante aux Buissonnets, elle fut brûlée jusque dans ses fondements. Le mur de notre habitation était brûlant et on ne comprit point comment elle ne devint pas la proie des flammes. Ma Tante prévenue en toute hâte était venue au secours de cette pauvre Léonie et elles virent dans la préservation si totale des Buissonnets [76] une intervention palpable de la Providence.

Je crois vraiment que le démon avait demandé au bon Dieu de nous éprouver comme il fit naguère à l'égard du saint homme Job, car tous les maux fondaient sur nous en même temps [Jb 1-2]. Un matin, avant d'entreprendre ma pénible journée de recherches<sup>64</sup> je voulus recevoir mon Jésus, mais la messe venait de finir, une autre allait commencer et on me refusa assez rudement la sainte Communion. Ne pouvant attendre je m'éloignais tristement... même le bon Dieu qui ne venait pas à moi dans une angoisse aussi profonde !...

Je me souviens qu'un jour en me promenant au bord du canal<sup>65</sup> je considérai longtemps la profondeur de l'eau, je me disais : « Ah ! si je n'avais pas la foi !!! » oui, si je n'avais pas eu la foi, la mort m'aurait semblé délectable et mille fois je l'aurais préférée à cette torture du cœur<sup>66</sup>.

Nos recherches durèrent trois jours qui me parurent trois siècles, après lesquels comme la Sainte Vierge, je retrouvais l'objet de mon amour. Jamais je n'ai si bien compris sa douleur lorsqu'elle cherchait l'Enfant-Jésus, vraiment je puis dire que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

maudit que tu imposes à ma nature ? » N'importe il n'entend rien et dans sa rage il prépare d'autres assauts. Avant de vous les faire connaître, ma Mère, il faut que je vous introduise dans le nouveau milieu où je vivais alors.

### **La vie « extériorisée » chez M. et Mme Guérin et H. le prétendant**

Au sortir du pénible trimestre passé à Caen, mon oncle et ma tante comme [94] je l'ai dit nous offrirent à Léonie et à moi une hospitalité affectueuse. Ce n'était pas le même intérieur qu'aux Buissonnets, mais il ne manquait cependant pas de charmes. Aux Buissonnets c'était la vie patriarcale dans tout ce qu'elle offrait de plus délicieux, les coutumes mondaines nous étant à charge nous avions secoué le joug, estimant que la liberté est la plus douce des jouissances. Nous ne nous étions point créés d'obligations, nous aimions à recevoir ou à aller chez des amis quand bon nous semblait, mais non pas en manière d'étiquette. J'ai toujours entendu le monde se plaindre de faire des visites, je l'ai vu si réjouir quand Mr ou Mme ne sont pas visibles et Mr et Mme se féliciter d'avoir été absents. À ce compte-là, le résultat étant qu'on se gêne de part et d'autre, ne vaut-il pas beaucoup mieux se faire un intérieur heureux et y vivre en famille ? Telle était donc notre maxime aux Buissonnets.

Chez mon oncle, c'était aussi un bel épanouissement de vie chrétienne, mais de vie chrétienne extériorisée. On s'intéressait à la politique, aux usages du monde. Mon oncle était à la tête de toutes les œuvres et en rapports constants avec les plus hauts personnages. Au moment où j'entrai chez lui un héritage venait de le rendre possesseur d'une grosse fortune et de magnifiques propriétés. Mes cousines Jeanne et Marie avaient l'âge de s'établir ainsi que les neveux et nièces de ma tante. Les deux familles étaient très unies et se voyaient beaucoup.

J'arrivai au milieu de cette jeunesse gaie et charmante. Ce fut un véritable changement de vie avec les Buissonnets, tout était [95] nouveau pour moi, mais loin de me charmer cette nouvelle existence me fit faire des expériences nombreuses, et voyant de près le monde j'appris à le mépriser, plus profondément encore que je ne l'avais fait de loin.

À l'époque où je suis rendue une des nièces de ma tante était fiancée et il y eut échange de dîners entre les deux familles, un souffle mondain planait là où naguère, on se contentait d'une honorable aisance. Oh ! que la richesse est dangereuse ! c'est comme la glu, même quand on ne s'y attache pas, rien que de la toucher souille !

Nous nous trouvâmes donc souvent en rapport avec les neveux de ma tante, l'un d'eux, vrai type de militaire qui n'avait renoncé à cette carrière que par déférence pour ses parents, me prit en affection. Soit chez lui, soit à la maison il lui fallait toujours être auprès de moi. Comme il le demandait hardiment quand il n'y était pas, on finit par le placer définitivement auprès de moi à table, afin d'éviter des esclandres. Le dîner était-il fini, il me prenait dans ses bras, bon gré mal gré, et me faisait faire un tour de valse. La première fois je résistais en montrant beaucoup de mécontentement, mais il ne m'écouta pas et je crus avec mon directeur qu'il valait mieux me laisser faire. Il aurait bien voulu m'embrasser, cependant il n'osait pas ; ce ne fut qu'à la noce de Jeanne<sup>74</sup> où après m'avoir conduite toute la journée, car j'étais demoiselle d'honneur, il demanda à ma tante permission de le faire. Ô ce baiser ! je me le rappellerai toujours, ce fut du sel jeté sur un brasier !

En cette épreuve comme en toutes les autres je devais goûter jusqu'à la raffinerie. N'ayant sans doute pas assez de subir toute seule l'effort du feu, on venait l'attiser du dehors. Ma cousine

Marie, qui m'aimait beaucoup crut [96] me faire plaisir en me rapportant certaines conversations qu'elle avait eues avec ses cousines : « Si tu savais, me dit-elle un jour, combien H.<sup>75</sup> t'aime, il raffole de toi. » Ah ! je n'avais pas besoin qu'on me le dise je m'en apercevais assez ! Et cependant cette révélation me fut faite plusieurs fois sous des aspects différents.

Ma Mère, il me semble inutile d'entrer dans plus de détails vous avez dû comprendre la liaison qui existe entre cet ange de Satan qui m'avait été donné pour me souffleter et cet assaut fait à mon cœur aimant... J'ai souffert à en mourir... Plongée tout entière dans le feu, je ne savais si j'étais un tison d'enfer ou si quelque espérance de salut existait encore pour moi. Dans cette incertitude il me passait des moments de désespoir affreux. Un jour étant entrée à l'église pour prier, je fus saisie d'une telle angoisse que je voulus crier : « Je suis damnée !... » mais ma langue s'attacha à mon palais. Depuis je ne pouvais passer à cet endroit sans tressaillir.

## **Deux attraites contradictoires et expérience de l'enfer**

Ô ma Mère ! quelles luttes !... J'étais à Jésus tout seul, je lui avais donné ma foi, mais où était-il parti ! il me laissait seule en proie aux fureurs de l'ennemi. Tout se tournait contre moi jusqu'à ma simplicité même, car au lieu d'être saisie d'horreur pour tout ce qui aurait porté atteinte à ma virginité, je trouvais belle aussi la vocation du mariage, j'avais pour ainsi dire deux vocations, deux attraites. Oh ! quelle torture !

Sainte Thérèse [d'Avila] disait que la pensée de l'homme l'aurait retenue sur la pente de l'abîme<sup>76</sup>, mais moi je sentais que le cœur était plus fort que tout le reste et que devant l'impétuosité de son courant les sentiments les plus nobles et les plus fins auraient été balayés. Oui mon égarement aurait pu aller

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



considère tout cela j'en ai le vertige ! Et pourtant c'est la vérité que mon pauvre esprit s'est appliqué à bien des vanités [Qo 1,17]. J'allais dire « malheureusement » pour moi, j'ai toujours été d'une très grande adresse et entendue à beaucoup de travaux. Tout enfant, à l'âge où la petite fille n'enfile encore que des perles je demandai une chiffe et du fil et au grand ébahissement de tout le monde je taillai et confectionnai une robe à ma poupée, robe à la mode comme celle que je voyais aux belles dames. Il est vrai que les points avaient un centimètre de long, mais la façon était exécutée d'une manière surprenante. Cette aptitude à toutes choses était si évidente, qu'un notaire dit à Papa en me désignant : « Vous n'avez pas besoin de la doter celle-là, elle porte sa fortune avec elle ! » Ah ! puisse-t-il avoir dit vrai, puissent toutes ces richesses dont ma nature était dotée m'avoir servi à acquérir cette fortune impérissable qu'on appelle la Sainteté !

Thérèse remerciait le bon Dieu de ne pas lui avoir donné ces dons extérieurs qui attirent les louanges des créatures. « Je regarde cela comme une grâce, écrivait-elle. Jésus voulant mon cœur pour lui seul exauçait déjà ma prière, changeant en amertume la consolation de la terre. J'en avais d'autant plus besoin que je n'aurais pas été insensible aux compliments<sup>80</sup>. » Mais plus loin elle déclare [110] que jeune encore elle fut prise « d'un désir extrême de savoir<sup>81</sup>. » Ce désir extrême de savoir chez une enfant qui n'avait pas quinze ans ne dénotait-il pas en germe cette aptitude à toutes choses qui s'épanouissait chez moi à l'âge de vingt/vingt-cinq ans ? et ne doit-elle pas plutôt remercier le bon Dieu de l'avoir cachée à l'ombre du cloître afin qu'elle ne perdît pas son temps en d'inutiles connaissances ?

Quant à moi, dois-je me faire de la peine d'avoir employé, d'une manière moins lucrative qu'elle, les plus belles années de

ma jeunesse ? Oh ! non, étant dans le monde j'y étais par la volonté de Dieu et, dans sa condescendance, il ne me demandait point alors de vivre comme une religieuse. Aussi, suis-je persuadée que je lui ai été agréable en accordant une culture spéciale à l'intelligence. Dès l'instant qu'on cherche premièrement son royaume et sa justice il est content de nous. Et moi je suis certaine que, même dans les occupations qui n'avaient pas pour but immédiat l'éternité, je m'y suis toujours livrée dans l'intention d'y trouver quelque beauté qui me rapprochât de mon Créateur. D'ailleurs ce n'était pas difficile tout m'élevait à lui, même les choses qui naturellement auraient dû m'en éloigner.

Je pense encore que, si Jésus a voulu que je sois exposée aux séductions « du savoir », c'était afin de continuer en moi sa mission de préservation en retirant son tison de ce feu non moins dangereux que celui des passions, plus dangereux même puisqu'il se nomme l'orgueil et la vaine gloire, et que pour ce péché-là c'est à peine s'il y a de la miséricorde.

Mais Dieu permit que sur ce point les tentations du démon échouassent complètement sans même me donner à combattre, car il y avait beaucoup moins de prise en moi sur ce terrain-là que sur l'autre. J'ai toujours haï l'orgueil plus que le démon même, et il me faut avouer que je ne le comprends [111] même pas. Je suis hélas ! orgueilleuse quand on m'accuse injustement, je sens vivement un reproche et j'ai besoin de toute mon énergie pour me taire, ne rencontrant l'humilité du cœur qu'après mûre réflexion. Sous ce rapport l'orgueil est donc chez moi le premier mouvement tandis que l'humilité n'est que le second. Mais pour l'orgueil qui vient de la vaine gloire je le trouve si stupide, si indigne d'une âme noble et généreuse que je le méprise avec dédain.

## Une tentation d'orgueil

Je me souviens cependant d'une circonstance où le bon Dieu permit au démon de me tenter sur ce point et, m'ayant laissée à moi-même, il voulut voir ce que j'allais faire. Je me hâte de dire que, s'il y a eu victoire c'est lui encore qui l'a remportée. Le petit enfant qui porte aux malheureux la pièce que son père vient de lui donner fait l'aumône il est vrai, mais le mérite n'en revient-il pas à son père ? Il en est toujours de même pour moi qui ai gagné la pièce que je n'ai que le petit mérite de porter à sa destination. Oh ! que je sens cette vérité profondément !...

J'anticipe les événements, car j'étais au Carmel depuis déjà plusieurs années, mais ce trait se rapportant à mon sujet il se classa de lui-même ici. Afin d'organiser un laboratoire pour la photographie j'avais donné la commission de faire exécuter un réservoir et un bassin. Comme il fallait à ce dernier une forme toute spéciale à cause de l'emplacement qui lui était destiné, j'avais fait un croquis et une petite légende en face. Ces objets furent parfaitement exécutés, tels que je les avais demandés, je manifestai ma surprise au commissionnaire, que les ouvriers eussent si bien compris : « Ce n'est pas étonnant, me répondit-il, c'était si bien expliqué qu'un enfant aurait saisi tout de suite ; les ouvriers en étaient dans l'admiration, ils ont dit : mais cette sœur-là c'est un véritable architecte ! » – À cet instant je ressentis une impression de plaisir très vif, [112] sans toutefois y faire attention. Cependant comme cette impression persistait, elle me peina et je voulus la chasser, à ce moment elle revint avec une violence si grande que je pris peur et, recourant bien vite à la Sainte Vierge, je la suppliai de venir à mon secours : « C'est bien sûr une tentation d'orgueil, pensai-je, ô ma Mère chérie, ayez pitié de moi ! »

Mais la tentation devenait de plus en plus intense, que faire ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'histoire finale me dédommagea de tous mes déboires fut très dévoué pour mon Père chéri qui, de son côté, lui témoignait beaucoup d'affection. Gai de caractère, il lui rendait la vie heureuse et savait le distraire, aussi je ne comptais pas avec ses défauts. Sa femme et lui assuraient le service de la maison.

Ses défauts, il en comptait à son actif ! [127] Bien qu'issu d'une honnête et chrétienne famille, il n'avait pas toujours été sérieux dans sa conduite et se laissait aller comme tant d'autres à la misérable passion de boire. Cependant, on le raisonnait facilement et, comme je l'ai dit, à cause de son dévouement, de sa probité et de son heureux caractère, je fermais les yeux sur tout le reste pour me l'attacher. Il ne faisait point non plus difficulté pour aller à l'église le Dimanche.

Nous ne demandions à nos domestiques que les pratiques extérieures : ils devaient aller à une Messe le Dimanche, suivre les processions du Saint Sacrement avec nous, sans que jamais nous nous occupions de leur conscience. Toutefois, je cherchais à les instruire de leurs devoirs envers le bon Dieu, je profitais de toutes les occasions pour arriver à ce but et même j'en faisais naître au besoin.

Cette année-là, c'était en 1893, nous approchions de la belle fête de Pâques et je savais que mon domestique ne la ferait pas, ce qui me causait un excessif chagrin. Voyant que je ne gagnais rien auprès de lui, je commençai une neuvaine à saint Joseph, qui devait se terminer le 19 mars. J'avais écrit une petite lettre à mon bien-aimé Père du Ciel qui fut placée sous sa statue, et, chaque jour, je faisais de ferventes prières pour obtenir la conversion de mon pécheur.

L'un des jours de cette neuvaine, j'étais dans ma chambre tandis que le domestique était occupé à cirer la pièce voisine quand, tout à coup, je le vois entrer précipitamment et se jeter à

genoux [131]<sup>90</sup> à mes pieds. Sa figure était inondée de larmes et il me dit au milieu de ses sanglots : « Je suis un misérable, depuis tant d'années je suis éloigné du bon Dieu, je fais des sacrilèges en paraissant accomplir mon devoir pour faire plaisir à ma famille, mais je veux me convertir, c'est tout à l'heure en regardant le tableau de la Sainte Vierge que mon cœur s'est fondu comme la cire, oh ! Mademoiselle pardonnez-moi, ayez pitié de moi ! » Ce pauvre homme me fit une vraie confession générale tant était grand son repentir. Quant à moi j'étais bien émue et le relevant je lui dis de laisser là son ouvrage et d'aller sans retard confesser à un prêtre ce qu'il m'avait avoué, afin de ne pas laisser passer la grâce du bon Dieu.

Il m'obéit à l'instant et partit se confesser. La scène à laquelle je venais d'assister était véritablement touchante et je remerciais saint Joseph de la grâce extraordinaire qu'il m'avait accordée. Quant au tableau duquel était parti le rayon de repentir, il représentait sainte Madeleine pleurant ses péchés aux pieds de la Sainte Vierge. Cette peinture était de ma composition, une de mes superbes « croûtes », ce qui prouve que le bon Dieu ne se sert pas de préférence des œuvres d'art pour toucher les cœurs mais des œuvres où l'amour a dirigé le pinceau, c'est ce qui était arrivé pour cette toile.

Le domestique revint enfin de sa course plus heureux que le plus heureux roi de la terre. Sa figure n'était plus la [132] même elle respirait la paix, la joie du cœur. Oh ! comme c'est bien vrai qu'il n'y a en ce monde que la pureté du cœur qui donne le bonheur ! Cet homme était si content après l'humble aveu de ses fautes que, lui aurait-on proposé les richesses et les honneurs en échange de sa paix, certainement il ne l'aurait pas donnée. Il faut bien qu'il en soit ainsi, parce que le bon Dieu est juste et il a mis le vrai bonheur à la portée de toutes ses créatures. Oui,

toutes, même la plus pauvre qui soit au monde peut posséder le trésor d'une bonne conscience, lequel fait pâlir tous les vils métaux dans lesquels notre stupidité croit trouver l'assouvissement de notre faim immense de bonheur, faim creusée en nous par l'Infini et que l'infini seul peut rassasier.

Le lendemain de cette mémorable journée, Mr le Curé vint me rendre visite pour avoir l'occasion de revoir son pénitent et comme je lui parlais de cette grande grâce de conversion, il m'avoua que c'était l'une des plus consolantes de tout son ministère. Ce bon vieillard paraissait radieux et s'il y avait en ce moment « beaucoup de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui faisait pénitence » [Lc 15,7.10], dans un petit coin intime de notre immense planète, il y en avait beaucoup aussi dans ce petit coin, où tous les cœurs unis dans une même foi et une même espérance, étaient bien près du ciel.

### **Assistance des pauvres**

[133] Dans cette période de ma vie qui s'étend depuis ma résidence chez mon oncle jusqu'à mon entrée au Carmel, je vous ai parlé, ma Mère, de la place que je faisais à l'étude, mais je ne vous ai rien dit de celle que je donnais à l'assistance des pauvres, comme aussi de cette autre accordée forcément aux exigences mondaines et aux divertissements innocents, qui sont la conséquence de la position que nous occupions. Je mentionnerai d'abord mon bonheur d'exercer la charité car j'avais un véritable attrait pour m'occuper des malheureux et j'aurais bien désiré qu'il me fût permis de le satisfaire en visitant les pauvres dans leurs réduits, mais ma Tante jugeait que ce n'était pas la place d'une jeune fille. J'avais beau lui dire que je n'étais plus une toute jeune fille par l'âge et que mon expérience de la vie suppléait aux années, rien ne put la décider à me donner carte blanche à ce sujet. Alors ma cousine Marie et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



service, et pourquoi cela sinon [148] pour faire naître l'occasion de l'instruire et par suite de la convertir.

Quant à nous ce n'est point cela que nous faisons, non seulement nous méprisons de telles femmes, mais loin d'aller jusqu'à leur parler et leur demander un service nous ne daignons même pas leur répondre quand elles nous en demandent. Allons donc ! ce serait se souiller que de les toucher même du bout du doigt !

Ô ma Mère ! agir ainsi n'est-ce pas imiter les orgueilleux pharisiens qui nettoyaient scrupuleusement les dehors de la coupe et du plat et qui n'étaient eux-mêmes que des sépulcres blanchis odieux réceptacles de corruption. Qui d'entre nous est sans péché ?... Je compare toutes les âmes à une demeure, palais ou mesure peu importe. Dans cette demeure quelle qu'elle soit il existe des lieux abjects et cachés. S'il y a un jardin autour de cette demeure que ce soit un parc ou un simple parterre il y a un endroit secret où l'on dépose les détritrus de toutes sortes. Telle est la condition de la vie humaine.

Ainsi notre âme, splendide édifice bâti par la main même de Dieu, destiné à devenir son sanctuaire, notre âme a hérité de la faute originelle, elle porte une tare indélébile, elle est agitée par les trois concupiscences décrites par l'Apôtre [1Jn 2,16] et qu'elle connaît bien sans qu'on le lui enseigne, hélas !... Ce sont les lieux secrets qu'elle dérobe avec soin aux regards de ceux qui l'approchent, ainsi se tient-elle comme une reine dans ses salons somptueux, c'est là qu'elle reçoit les visiteurs. Et elle a raison, notre belle âme de se respecter ainsi, qui donc l'en blâmerait ?

[149] Et cependant c'est une vérité qu'il est facile de constater chaque jour, d'autres belles âmes délaissant ces appartements splendides, s'en vont sans fausse honte établir leur

quartier général dans les lieux abjects de leur demeure. C'est alors que tous les fuient et l'on pourrait ajouter : avec raison. Non, ce n'est pas avec raison ! car c'est un grand tort, puisque c'est au moment où ces pauvres âmes auraient besoin de nous que nous les abandonnons. Il leur faudrait de bons conseils, une main secourable pour les retirer de cette ornière, mais nous ne leur tendons pas cette main et cette voix ce n'est pas la nôtre qu'elles entendront ! Eh quoi ! mais ce serait se prostituer soi-même !

Ah ! ma Mère, se prostituer soi-même ! et l'on n'a pas peur de se prostituer en saluant les orgueilleux, en donnant la main à ces potentats qui en imposent par la place opulente qu'ils occupent. Oui, nous leur donnons la main à ceux-là qui nous dévoient, qui pillent l'héritage du Seigneur, qui déchirent la robe de notre Mère la sainte Église ou le vêtement de cette autre Mère : la Patrie, et nous n'appelons pas cela nous prostituer !

L'Apôtre saint Jean qui avait reposé sur le Cœur du Maître [Jn 13,23] et qui avait puisé là la science de la vérité et de la charité ne jugeait pas comme nous. L'histoire raconte qu'un jour se trouvant dans un bain public avec l'hérésiarque Cérinthe il en sortit aussitôt qu'il s'aperçut de sa présence, fuyant comme la peste le sol que [150] foulait cet orgueilleux et l'air qu'il respirait, tandis que, accablé d'années il poursuivait jusque dans les montagnes un jeune voluptueux et l'atteignant enfin ramena au bercail cette brebis égarée<sup>93</sup>.

Oui, voilà l'exemple que nous donne le doux Jean : il fuyait celui que nous saluons, il poursuivait celui que nous poussons du pied comme un tas d'ordure. Oh ! pourquoi donc ne pas remonter le courant du fleuve et venir nous instruire à la source même de la doctrine au divin Cœur du très doux Maître !

J'ai lu quelque part qu'un Pape avait établi dans Rome un

tour où l'on venait le soir déposer les petits enfants abandonnés. Ce tour était construit de telle sorte que personne ne pouvait se rendre compte d'où venait cet enfant. Plusieurs s'indignèrent devant une telle mesure, on alla jusqu'à dire que le Pontife favorisait le vice, mais il ne s'émut point des blâmes et continuant son extraordinaire charité il sauva la vie du corps et celle de l'âme à des centaines de petits êtres<sup>94</sup>.

De nos jours beaucoup tiennent le même langage que du temps de ce bon Pape. « C'est favoriser le vice » que de faire la charité à cette classe du monde, mieux vaut réserver ses aumônes pour ceux qui le méritent. Il est évident en effet, qu'il ne faut pas donner d'argent à ceux qui, sans aucun doute, vont le dépenser pour pécher, mais il y a d'autres manières de faire la charité que de donner de l'argent, si on s'approchait du pauvre de plus près, si on le visitait sur son fumier on saurait mieux de quoi il a besoin et c'est justement parce qu'il pêche parce que le désordre règne chez lui [152]<sup>95</sup> qu'il est plus misérable et a davantage besoin qu'on ait pitié de lui.

Mais je reprends cette parole que « s'approcher des malheureux qui, par leur conduite ne le méritent pas, c'est favoriser le vice » car je n'ai pas achevé ma pensée. Il est des vices qui peuvent se dominer par la peur : l'homme sera mis à mort s'il tue son prochain, aussi les malfaiteurs en général évitent-ils de tuer, mais le vice dont il s'agit ici ne se réduit point par la crainte. Ce n'est pas parce que de belles vertus dégoûtées refuseront leur aumône que le vice sera châtié. L'appât des sens, l'appât du cœur ne peuvent être vaincus que par leurs semblables. À l'appât trompeur des sens il faut opposer le bienfait, à l'appât du cœur la tendre compassion. À cet homme assoiffé d'amour il faut conduire les lèvres à la source désaltérante, au sein même de Dieu... Et pour en arriver là, but

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

hélas ! « les extrêmes se touchent » et contraste étrange, « ceux qui voient le mal sans horreur, qui en parlent sans pudeur et le commettent sans retenue » ce sont ceux-là qui sont les plus stricts et s'entourent de plus de décorum. On l'a remarqué, ce sont les peuples les plus dissolus dans leurs mœurs qui, au-dehors, sont les plus prudes, comme ce sont les scrupuleux qui se laissent aller le plus facilement au péché. Oui, ce sont ces hommes à l'extérieur correct et irréprochable qui se signent en entendant le naïf langage de l'aimable saint François de Sales, ce sont ceux-là qui deviennent les plus larges à se permettre toutes sortes de jouissances. Et ce qu'une époque plus simple voyait d'un bon œil, notre siècle amolli par un bien-être plus raffiné s'en offusque. [...]107

[168] Mais il est temps que je quitte ce sujet déjà beaucoup trop étendu. Pardonnez-moi, ma Mère, ces longues dissertations qui devront si peu vous intéresser et permettez que je résume ces pensées éparses, car je n'ai pas encore achevé tout ce que je voulais dire. S'il est une faute de coulpe qu'avec mon impétuosité naturelle je commets quelquefois : « Donner mon avis sans qu'on me le demande », je ne suis pas répréhensible en [169] disant ici ma manière de voir, non, je ne fais pas une faute, mais un acte de vertu, puisque vous m'en avez fait œuvre d'obéissance. C'est cette pensée qui m'engage à continuer pensant que j'accomplis en cela la volonté du bon Dieu manifestée par vous, ma Mère.

À propos de la charité envers l'âme du prochain il me semble que nulle considération humaine ne devrait nous retenir. Il faudrait imiter les chasseurs qui ne se contentent pas de partir armés mais vont 1° à l'endroit où ils savent qu'il y a le plus de gibier et 2° le poursuivent jusque dans ses derniers retranchements et le forcent à sortir de son gîte. Que dirait-on du

chasseur qui entreprendrait une longue course pour se rendre à un lieu où il a prévu qu'il ne ferait rien, ou bien qui, s'asseyant au bord d'un chemin, attendrait patiemment que les lièvres passent à portée de son fusil ? On se moquerait d'un tel chasseur. Eh bien ! il ne faut pas que les Anges « qui nous regardent combattre dans l'arène » se moquent de nous, chasseurs d'âmes, et pour cela il nous faut choisir de préférence les quartiers où se réfugient les pauvres pécheurs ? Mais ce n'est pas tout, il faut lever le gibier et en conséquence, aller par soi-même ou par des moyens détournés et ingénieux faire sortir de leurs réduits les âmes blessées, il faut lancer nos chiens, c'est-à-dire employer toutes nos ressources à cette œuvre éminemment intéressante et fructueuse.

Mais une fois le gibier découvert que faut-il faire ? Ah ! quand même il gîterait dans le fond d'un ravin on doit aller l'y [170] trouver. La précaution avec laquelle on exécute cette descente et les degrés parcourus sont l'image des dons matériels qui ouvrent la porte d'un cœur et donnent accès dans une âme. Par ce moyen naturel on arrivera sûrement petit à petit à gagner cette âme, mais il faut l'employer, c'est urgent pour réussir. Si nous attendons que les âmes viennent d'elles-mêmes se présenter à nous, nous ne ferons pas beaucoup de conquêtes. Ce serait, d'ailleurs, de la besogne toute faite et c'est rare dans la vie où il faut peiner, travailler, suer sang et eau pour arriver à un résultat tant soit peu satisfaisant. Il faut donc convertir les âmes et ne pas attendre qu'elles viennent à nous toutes converties, il faut descendre jusqu'à elles et ne pas penser y arriver d'un bond, mais se servir humblement de degrés, humblement et patiemment, car la patience est bien nécessaire dans ce genre d'apostolat.

Non, il ne faut pas être avare de moyens. Les explorateurs que

Josué envoya pour reconnaître le pays, revinrent lui dire que les habitants étant peu nombreux, trois mille hommes suffiraient pour les réduire. Ils partirent et furent battus. Alors Jéhovah dit à Josué : « Prends avec toi tous les hommes de guerre » et la victoire fut entre leurs mains (Jos 7-8).

[171] Ce qui prouve que, lorsqu'on veut conquérir une âme, il faut mettre sur pied toute son armée, je veux dire toutes ses ressources. Et, le chef de cette armée, c'est l'amour. Gare à nous, si nous nous mettons en campagne sans lui, nous risquons fort de perdre et notre temps et notre peine.

Hélas ! oui, nous les perdrons, nous qui voulons sauver les âmes, car les âmes ne se sauvent que par l'amour : amour de Dieu, amour des âmes. Quant à ceux qui s'étudient à les corrompre, il est heureux qu'ils bannissent cette arme de leur arsenal car avec les moyens dont ils disposent le mal serait à son comble.

### **Ma place est tout près du foyer**

[176]<sup>108</sup> Ma Mère, je m'arrête, un peu honteuse de tout ce que j'ai écrit. Il me semble qu'en lisant ces pages vous penserez en vous-même : « Ce n'est tout de même pas à une Carmélite de traiter tous ces sujets-là ! » Il est vrai, ma Mère, que sainte Thérèse [d'Avila] ne s'en occupe pas, elle ne touche pas à la terre, elle nous enlève dans les hauteurs des Cieux, en nous décrivant les degrés d'oraison et d'union à Dieu, moi, hélas ! je ne suis pas Sainte Thérèse mais un pauvre « tison arraché du feu », alors il me semble que ma place dans la famille est tout près du foyer... Je veux me tenir là afin de rendre à d'autres le bienfait dont j'ai été gratifiée moi-même. Oui, je veux, à mon tour, retirer du feu les malheureux tisons qui s'y consomment, pour les jeter dans la fournaise ardente de l'Amour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



l'était aussi. Il y avait longtemps que la tempête ne se faisait plus entendre et j'étais tout entière à mon [191] Bien-Aimé. Cependant comme ma faiblesse était toujours présente devant mes yeux et que je manquais totalement de confiance en moi-même, je ne faisais que lui répéter cette prière de l'Épouse des Cantiques : « Indique-moi où tu fais paître, où tu te reposes à midi, afin que je ne m'égarer pas à la suite des troupeaux de tes compagnons... » (Ct 1,7). Oui, j'avais peur de m'égarer et c'était en toute sincérité que je lui adressais cette supplication. Mais lui ne doutait point de son épouse et, sans crainte, il me donnait toute latitude en disant : « Si tu ne te connais pas, sors, et va sur les traces des troupeaux et pais tes chevreaux près des tabernacles des pasteurs » (Ct 1,8).

Réfléchissant sur ces paroles je me disais « Mon Bien-aimé m'exhorte seulement à l'humilité et si je suis humble je puis sortir et paître, sans trouble, mes troupeaux à la suite des troupeaux de ses compagnons, je suis assurée de ne pas m'égarer... » Oh ! comme voyant cela je m'appliquai à acquérir cette vertu ! elle fut toujours ma vertu favorite, mon amie et ma conseillère et c'était sans trêve que je demandais au bon Dieu de me l'accorder. Oui, là où d'autres se perdent cent fois, l'âme humble est en sécurité, « elle ne se connaît pas » c'est-à-dire elle ignore sa beauté et, sentant uniquement sa faiblesse, elle met toute sa confiance en son Dieu. Voilà le secret pour ne pas tomber.

[192] Ô ma Mère, intérieurement que j'étais heureuse à cette époque de ma vie ! je ne sais pas si j'étais humble, mais je sais que mon âme était comme un lac tranquille dont rien ne vient rider la surface azurée. Seuls les Cieux se réfléchissaient dans ce miroir et la paix, une paix universelle planait en souveraine sur tout mon intérieur. Sens, puissances, tout était à Jésus je ne

vivais et ne respirais que pour lui...

## **La vanité de la vie de château**

Avec les séductions que je viens de dépeindre et que le démon fit miroiter en pure perte, devant mes yeux, s'en trouvèrent d'autres moins personnelles, mais cependant bien tentantes aussi. Le bon Dieu semble-t-il voulait me faire goûter à toutes les coupes de plaisir afin que je puisse les rejeter librement. Il laissait au démon la latitude de mettre son « tison » dans les feux mondains de la terre et se réservait de l'en arracher à son premier gémissement. Ah ! ce gémissement ne se faisait point attendre, le bois vert dont la sève montait avec vigueur vers Jésus, n'était pas apte à l'action du feu infernal, aussitôt y était-il plongé qu'il pleurait et crépitait et Jésus attentif à sa prière l'en arrachait pour le jeter dans le brasier de son amour.

J'ai dit, qu'étant enfant, j'avais désiré habiter des châteaux, il me semblait alors que le bonheur résidait sous les ailes élégantes d'une villa princière et dans les allées [193] ombreuses d'un parc enchanteur, il fallait pour démolir cette illusion que Jésus m'en fît considérer de près la vanité et il le fit.

La campagne où nous habitions l'été, et qui avait été léguée à ma Tante en héritage se composait d'un ravissant château et d'un parc non moins agréable<sup>112</sup>. Il mesurait plus de 40 hectares entourés de murs et comprenait, outre les pelouses, un endroit très pittoresque surnommé « petite Suisse » à cause de ses arbres gigantesques et de son terrain ondulé, puis le bois artistiquement distribué, au centre duquel on voyait un immense vivier agrémenté de nénuphars de diverses couleurs. Ici les hérons se donnaient rendez-vous pour venir pêcher les innombrables poissons rouges tandis que plus loin les tanières de renards annonçaient les repaires de l'hôte rusé, proie enviée

de l'habile chasseur.

Je ne saurais dire tous les charmes de ce site délicieux élevé à une grande hauteur au-dessus de la vallée. L'habitation comme un nid d'aigle était assise sur des carrières à pic, aussi la vue s'étendait au loin de tous côtés. On apercevait à nos pieds dans la vallée un cours d'eau qui serpentait gracieusement tandis qu'en face de nous, sur l'autre colline, la forêt où retentissait parfois le son du cor annonçant les chasses à cour.

Ma Mère, j'ai vu de bien belles choses dans ma vie et cependant ce séjour ne m'aurait rien laissé à désirer, si j'avais été là en compagnie de mes sœurs chéries, si ma Thérèse l'avait partagé avec moi. Oui, il était tel que je l'aurais rêvé, mais avais-je à me plaindre ? mon cher petit Père m'y accompagnait... Le voyage était difficile il est vrai, [194] cependant, une fois rendus, nous oubliions toutes nos peines, d'ailleurs notre personnel dévoué y mettait de l'entrain, et le cher paralytique avec son lit, la petite voiture et tout son matériel se voyait bientôt installé dans cette résidence idéale. Je vois encore le bonheur de mon cher petit Père lorsque assis sur l'esplanade il regardait les mains jointes le magnifique paysage qui se déroulait à ses yeux. À droite et à gauche l'horizon était à perte de vue, ce spectacle grandiose dans son immensité, parlait encore à son âme poétique et tendre. Souvent le soir nous nous promenions à l'entrée du bois, je conduisais avec Marie sa petite voiture et il était content. Une fois que nous nous étions attardés plus que de coutume le rossignol nous fit entendre ses mélodies. Aucun de nous ne pouvions nous en détacher et nous le suivîmes jusque dans les profondeurs du bois. Ah ! si déjà, sur cette terre d'exil, nos âmes sont suspendues à la voix d'un oiseau que sera notre extase lorsque nous entendrons, dans le Ciel, les suaves harmonies des anges et qu'il nous sera permis

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans mon cœur comme un gage de prédilection, car le bon Dieu ne peut que ratifier sur moi cette bénédiction d'un Père mourant.

Après cet ineffable adieu surabondant de promesses [211] mon Père chéri baissa les yeux pour ne plus les ouvrir désormais sur les choses passagères du temps.

Aussitôt après sa mort, le reflet de la béatitude céleste reposa sur son front, son beau visage parut comme transfiguré et tous ceux qui le virent en furent vivement frappés. Pour moi, je soulageai ma douleur dans un flot de larmes, douleur qui n'était pas cependant sans consolation, car je sentais intimement la protection, toute spéciale sur moi, de celui dont j'avais partagé la douloureuse vieillesse, douleur allégée aussi par l'espérance, car je savais que, par cette mort, le Seigneur « avait déchiré le sac de tribulation qu'il portait pour le revêtir entièrement de joie, qu'il avait changé ses lamentations en allégresse afin que son âme le chante à jamais ! » (Ps 29[30], 12-13)

Quelques jours après cette suprême séparation nous étions de retour à Lisieux. Que d'impressions passèrent dans mon cœur pendant ce voyage où je ramenaient sans vie le Père aimé qui avait entouré notre enfance de tant de dévouement et d'exquise tendresse !... Et combien j'étais fière d'avoir été choisie par la divine Providence pour essuyer les larmes amères de ses derniers jours et lui rendre en quelque sorte les soins et l'amour qu'il nous avait prodigués !

Cette mission, que j'avais eue à remplir, le bon Dieu me l'avait pour ainsi dire fait entrevoir dans un rêve de mon enfance. Une nuit, pendant mon sommeil, alors que mon Père était en pleine [212] vigueur je l'aperçus, vieilli et courbé par l'âge, qui cheminait péniblement au fond d'une voie extrêmement longue. Il marchait sans appui, cependant à quelques pas de lui, un ange le précédait tenant en sa main un

flambeau allumé.

Ici se terminait la parabole, mes sœurs et particulièrement Thérèse y virent l'image de la mission que j'eus à remplir auprès de mon Père chéri<sup>124</sup>. Comme l'ange qui ne le soutenait pas directement, mais simplement guidait sa marche, je ne pus hélas ! le soulager parfaitement dans ses infirmités, particulièrement pendant les trois années qu'il passa loin de moi, et cependant par ma présence je n'ai cessé de le conduire, d'éclairer sa voie et c'est moi qui l'ai remis entre les mains de Dieu.

### **Fonder une congrégation au Canada ?**

Ma noble tâche une fois accomplie, aucun lien ne me retenait plus dans le monde, je pensai répondre sans retard à l'appel du bon Dieu. Je m'ouvris de ce projet à mes chères Carmélites, mais j'avais une révélation à leur faire, révélation à laquelle elles ne s'attendaient pas. Oh ! que j'ai souffert pour garder mon secret jusqu'à ce jour surtout à l'égard de ma Thérèse bien-aimée à qui je ne cachais aucune de mes pensées.

Elles croyaient, mes sœurs chéries, me voir solliciter mon admission au Carmel, aussi quelle ne fut pas leur surprise en m'entendant dire que mon directeur le R.P. Pichon désirait [213] me lancer dans les œuvres et qu'il m'attendait depuis longtemps au Canada pour fonder une petite congrégation qu'il méditait. Il m'avait fait la défense expresse d'en rien dire à personne. Quant à moi je ne lui avais jamais promis de me rendre à son appel : d'un côté je le laissais entretenir son espoir, tandis que de l'autre je n'avais pas détrompé mes sœurs dans leur conviction que je serai Carmélite, j'attendais l'heure du bon Dieu, certaine qu'il me manifesterait sa Volonté et ne me laisserait point m'égarer. Je ne fus pas déçue dans mon attente et la décision fut

vite prise grâce aux prières et aux larmes de ma chère petite Thérèse. Dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, elle fut l'ange envoyé par le bon Dieu pour me faire connaître sa volonté et acheter par ses souffrances les grâces qu'elle m'apporta.

Je ne saurais jamais dire ce qu'elle a enduré à cette occasion, elle me confia que de sa vie, elle n'avait tant pleuré, il lui en vint un certain mal de tête si violent qu'elle se demanda si elle n'allait point tomber malade. Souvent depuis elle me reparla de cette grande épreuve où elle avait tant souffert pour sa Céline chérie... Si bien que je puis affirmer qu'elle m'acheta par ses prières et par ses larmes comme sainte Monique acheta son Augustin.

Mais pourquoi donc cette persistance à me vouloir Carmélite et Carmélite auprès d'elle ? Comme vous le pensez bien, ma Mère, il n'y avait en cela aucun attachement naturel, [214] c'était un désir que le bon Dieu lui-même lui mettait au cœur : elle avait comme le pressentiment de sa mission et voulait me former selon les inspirations qu'elle recevait du ciel. Elle n'aurait pu souffrir que sa Céline suivît une autre voie que « sa petite voie d'amour et d'abandon », car dans les desseins éternels Céline devait être la première « petite victime » offerte après elle à l'Amour Miséricordieux...

Comme je l'ai dit, le bon Dieu ne pouvait me laisser longtemps errer. Il avait vu la droiture de mes intentions, il avait compté surtout les efforts qu'il m'avait fallu faire et les incompréhensibles souffrances renouvelées à chaque parloir pour cacher à ma petite Thérèse, la sœur de mon âme, ma confidente, mon amie intime, j'allais dire : moi-même les projets dans lesquels on me berçait en secret. Ô ma Mère ! que j'ai souffert !... et cette souffrance s'est prolongée durant plusieurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



me trouver au milieu de fantômes j'avais pour sociétés des êtres bien vivants. Étaient-ce des hommes, étaient-ce des femmes on aurait vraiment pu se le demander. Un instant je me crus dans une communauté de moines, là point de figures efféminées, de manières molles et lâches. La nonchalance n'habite point dans cette enceinte, mais on y voit des visages mâles, des traits rudes et émaciés, les expressions sont franches, les allures pleines de vigueur. Là point de serviteurs ni de servantes, l'égalité est parfaite, deux ou trois seulement, suffisent pour suppléer aux travaux manuels quand la Communauté récite l'Office divin, car chacune se sert et sert les autres en lavant, frottant, balayant.

Là le costume est à l'avenant des habitudes, une robe sans plis, une ceinture de cuir ne serrant point à la taille, le grand scapulaire qui tombe droit sans être retenu en aucune façon, l'ensemble vraiment a l'aspect d'un habit tout viril. Et la coiffure ? Ah ! mon Dieu, la tête est bien enveloppée de linges et de voiles, hélas ! mais il y en a le moins possible, pas de bandeau sur le front, la guimpe n'est pas empesée ce sont des plis vagues étant formés par une toile souple non repassée. Le voile fait comme il peut, il n'est retenu que par une petite épingle sur le sommet de la tête. Enfin ce sont les nécessités de la vie les plus simplifiées qui puissent se voir.

Oh ! m'écriai-je intérieurement, quelle est donc l'artiste qui a eu de telles conceptions et les a exécutées ? Que c'est grand et beau ! Que c'est simple ! que c'est vrai ! je n'aurais jamais pensé trouver un genre de vie et des coutumes qui me plaisent autant ! Quel bonheur, je ne serai pas tirée à quatre [231] épingles, le décorum sera mis à tout jamais sous mes pieds, car c'est bien dans un désert que j'habite, il n'y a pas à s'y tromper. Où est le monde ? il me semble que je l'ai quitté depuis un siècle et que je suis à cent mille lieues de lui !

Oh ! ma Mère, que j'étais heureuse en considérant la part que le bon Dieu m'avait faite. J'avais dû quitter le monde pour la vérité, j'avais divorcé avec les choses instables pour participer en quelque sorte à l'immutabilité de Dieu. Nulle expression ne peut rendre mon bonheur, car tout en m'y conformant dans le monde j'avais trouvé toutes les velléités de la mode, je souffrais par exemple de voir qu'une frivolité que j'avais jugée belle et gracieuse devenait tout à coup méprisable et j'aspirais à la vie fortunée qui me donnerait dès cet exil une sorte de stabilité dans les choses.

Si la simplicité des vêtements me ravissait, la rusticité du logis ne me charmait pas moins, ces murs blanchis ou de briques mal jointes, ces poutres à découvert, ces pavés grossiers, ces pièces sans chaises puisque chaque sœur porte la sienne avec elle en s'asseyant modestement sur ses talons, tout cela m'allait entièrement. Dans ce milieu, pas de gens tristes, de visages préoccupés, de mécontents de leur sort. Quel contraste si on place en regard les exigences de la vie mondaine, ses impuissances, ses déboires, ses désespoirs ! Oui, le sort de la pauvre Carmélite, contente de peu, vivant de rien, est bien supérieur, quant à la somme de bonheur dont elle jouit, à celui du riche qui se dessèche de désirs insatiables et ne dit jamais : c'est assez de fortune, assez de plaisirs, assez d'honneurs. Oh ! c'est bien là cette école de vérité que je cherchais [232] et qu'il m'était impossible de rencontrer chez l'affamé, le fiévreux, le névrosé de nos cités. Que le Seigneur soit à jamais béni d'avoir en moi « relevé le malheureux de la poussière, retiré le pauvre du fumier pour le faire asseoir avec les princes de son peuple ! » (Ps 112[113], 7).

Permettez-moi, ma Mère, de reprendre un mot que je viens de dire, car il n'est pas exact. S'il est impossible de rencontrer la

vérité chez l'affamé et le fiévreux engloutis dans la matière et la rapacité du gain, il est possible de le trouver chez le « névrosé », parce que les malades ne sont point exclus du divin concours de la sainteté. Si le bon Dieu punit la race humaine par le rachitisme, fruit de la mollesse qu'apporte le bien-être toujours croissant de nos civilisations modernes, mais elle n'en est pas moins appelée au salut et de même que les possédés peuvent être des Saints, témoins le Révérend Père Surin et bien d'autres, ceux qui ont à déplorer en eux certains manques d'équilibre, peuvent en être aussi, parce qu'aux moments où l'on jouit de sa raison on peut toujours pratiquer la vertu. Je ne sais si je me trompe en pensant cela, mais il me semble que c'est faire honneur à la justice de Dieu et aussi à notre liberté de croire qu'on peut toujours employer la raison que l'on a à être doux et humble, patient et mortifié, à aimer le bon Dieu de tout son cœur. Eh bien, là est la vérité.

Après vous avoir exposé ma Mère, mes premières impressions, toutes très favorables je prends vite le récit des faits vous demandant encore une fois pardon d'être si peu précise [233] en m'étendant outre mesure sur des considérations interminables.

## VIE AU CARMEL

Au début de cette histoire je vous ai dit que ma vie spirituelle s'était épanouie à la clarté de deux astres : Thérèse, la petite étoile de Jésus, la Sainte Face divin soleil de Justice. Thérèse m'a accompagnée et guidée depuis mon enfance, par elle, vous m'avez fait connaître, Seigneur, les sentiers de la vie et le moment approche où vous me remplirez de joie en me montrant votre Visage (Ac 2,28).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fidélité la Règle qu'on a volontairement embrassée, essayant de ne point se donner en cela de latitude. Il me semble même que cette méthode de mortification simple et obscure est davantage la vocation des « petites âmes » qui sont ordinairement appelées à la sainteté par la voie commune, à l'exemple de la Sainte Vierge.

« C'est par la voie commune, ô admirable Mère !

« Qu'il te plaît de marcher pour nous conduire aux Cieux<sup>136</sup>... »

Mais je reviens au temps de mon noviciat si traversé par de nombreuses luttes. Je le dis en passant : « Je crois que si tout avait été comme maintenant, en ordre et normal, je n'aurais pas eu ces difficultés, vraiment rares ». Je continue leur nomenclature.

## **L'« habileté » de la confiance**

Une autre fois, découragée encore, l'âme aux abois, je disais : « Non, jamais, jamais je ne pourrai persévérer dans une telle vie. Je préfère avoir une moins belle place au ciel, je ne veux pas me donner tant de mal pour moi ! » Ce jour-là ne pouvant surmonter mon angoisse et la voyant au contraire devenir plus intense, je suppliai la Sainte Vierge de venir à mon secours et de me consoler. [248] La nuit suivante, pendant mon sommeil, comme je pleurais beaucoup, le cœur pressuré par les épreuves, je levai les yeux : une grande immensité du Ciel m'entourait. Il y avait beaucoup de petits nuages, entre lesquels des couronnes entrelacées, c'étaient comme des nimbes surmontés d'une étoile, j'en voyais des milliers, des multitudes, et à mesure que les nuages s'écartaient, j'en découvrais d'autres. – Je restai haletante, mes larmes se séchaient et je remarquai que l'horizon était tout rouge, rouge de sang et ce rouge montait toujours. Alors, j'ai pensé que ce n'était pas pour moi que je travaille, mais pour faire plaisir au bon Dieu et lui sauver des âmes... but

que je n'atteindrais que par l'Amour qui donne sa vie pour Celui qu'il aime.

J'avais enfin trouvé la raison d'être de mon existence, le pourquoi de tant de labeurs. Non, ils n'étaient pas inutiles ni exagérés puisqu'ils étaient destinés à une si belle conquête. Est-ce que le général qui veut gagner du terrain sur l'ennemi et lui prendre des villes, épargne son temps, ses forces, ses hommes ? Eh bien, si on ne recule devant aucun sacrifice pour remporter des victoires éphémères dont le souvenir ne passera pas le seuil de l'éternité, moi je ne veux pas m'épargner pour conquérir des âmes immortelles à mon Immortel Souverain. Ah ! comment ne pas se [249] lancer dans l'arène quand on sait que la destinée de tant d'âmes est attachée à nos efforts !...

Ayant pour horizon une telle fin, l'espoir de l'atteindre devient déjà une récompense dont la somme de joie surpasse infiniment, même dès ce monde, la somme des renoncements qui y conduit. Bonheur incomplet cependant, s'il y manque une certaine richesse personnelle, laquelle s'acquière par une « habileté » dont je vais parler tout à l'heure. Elle est pour ainsi dire, à l'âme qui se dévoue au salut des autres, ce qu'est la nourriture substantielle à la mère qui, à force de se négliger pour ses enfants, perdrait la vie, sans ce secours.

C'était encore et toujours après une phase de découragements poignants où, me croyant une mauvaise religieuse, je me voyais poursuivie par la justice divine.

Oh ! comme il m'a fallu essuyer de bourrasques avant d'entrer pleinement dans la « petite voie » de ma Thérèse ! Un soir donc que l'orage grondait plus fort que de coutume, baignant mon oreiller de mes pleurs, je songeais aux droits que le châtement avait acquis sur moi et je me disais que méritant les rigueurs de cette justice je n'y échapperais pas certainement, lorsqu'il me

passa un sentiment de désespoir si aigu que je fus sur le point de jeter un cri. Au lieu de cela, je fis pour [250] ainsi dire volte-face à ma douleur et me jeter les yeux fermés dans les bras du bon Dieu en m'abandonnant à Lui. Aussitôt toutes mes peines disparurent et je respirais à l'aise, lorsque je me souvins d'un conte que j'avais lu dans mon enfance et qui m'avait jadis beaucoup frappée ainsi que Thérèse.

Il y était dit qu'un roi étant à la chasse poursuivait un petit lapin blanc qu'il était sur le point d'atteindre, lorsque le petit lapin se voyant traqué par les chiens, en joue du fusil, rebroussa chemin par un mouvement prompt et se jeta dans les bras du roi. Celui-ci, qui tout à l'heure voulait le tuer, le baisa et, l'ayant pris sous sa protection, ne céda à nul autre le soin de le nourrir.

Ma Mère, cet abandon aveugle, fou, injuste, est « l'habileté » dont je parlais à l'instant laquelle est pour l'âme une source inépuisable de biens.

Ah ! cette histoire du petit lapin blanc ! Il s'est trouvé que, l'ayant raconté à un bon Père Jésuite, le Révérend Père Mantor de la Résidence de Laval (à notre retraite de 1899) qui souffrait beaucoup de peines intérieures, elle le consola si bien qu'il ne l'oublia jamais et sur son lit d'agonie il en parlait encore. Cela me fut une preuve que ce souvenir lointain qui m'avait été remis en [251] mémoire, dans un moment aussi propice, était une sorte de parabole par laquelle Jésus m'avait instruite de sa miséricorde envers l'âme humble qui, perdant confiance en ses propres forces, ne met son assurance qu'en Lui.

D'après la peinture que je viens de faire de la confiance, vous devinez, ma Mère, si ma résidence habituelle n'est pas au bord de ce beau lac ! Aussi délaissant les fondrières où grouillent les passions j'habite là tant que je peux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



clergé, le monde qui était accouru en foule, tout avait disparu à mes yeux, j'étais seule avec Jésus... Quand tout à coup je fus réveillée de mon silence intérieur par le chant des Complies qui se poursuivait en notes vibrantes et pleines d'entrain, le Chœur entonnait le psaume : « *Qui habitat in adjutorio altissimi* » et moi j'en entendais le sens et chaque parole tombait en mon âme comme le gage d'une promesse sacrée que me faisait Celui auquel j'unissais ma vie.

Comment rendre la grâce qui me visita alors ?... je ne puis dire autre chose sinon que ce fut une des plus douces émotions que j'aie jamais goûtées. Et la voix disait : « Celui qui s'abrite sous la protection du Très-Haut repose à l'ombre du Tout-Puissant. Il dit à Jéhovah... je lui ferai voir mon salut ! » (Ps 90[91], 1) Jésus ! qu'est-ce donc que cet engagement [266] pris à mon égard ? Parce que j'ai dit : « Tu es mon refuge... tu me délivres en ce jour des filets de l'oiseleur. » (Ps 90[91], 3) Jusque-là je comprends, parce que j'assiste à cette délivrance dont je suis l'heureuse privilégiée. Mais puisque je suis dans ton asile saint, comment rencontrerai-je encore sur mon chemin le lion et l'aspic, comment des flèches empoisonnées me poursuivront-elles jusqu'ici ? comment des terreurs, comment la contagion, comment serai-je de nouveau dans la détresse et aurai-je besoin de délivrance ?...

Mystère !... le livre de l'avenir était à ce moment fermé à mes yeux et je ne devais saisir le sens de cette prophétie qu'au jour lointain où, après la tourmente, Jésus me montrant sans tache notre amour nuptial me dévoilerait les merveilles de protection opérées pour moi. Oh ! c'est alors que je saurais jusqu'où va sa fidélité envers l'épouse qui a mis en Lui toute sa confiance !...

**Sœur converse ?**

Cette délicieuse fête passée, revêtue de l'habit religieux après lequel j'avais tant aspiré, je repris la pratique de la Règle avec un nouvel élan de générosité. Bien que la vie du Carmel me parût très dure, témoin les impressions de révolte dont j'ai parlé et qui assaillaient quelquefois la partie inférieure de mon âme, je puis cependant dire que j'étais fervente et toujours dans la disposition de ne rien refuser au bon Dieu.

Le matin du jour de la Pentecôte de cette même année 1895 Mère Agnès de Jésus alors prieure eut une inspiration qu'elle me [267] communiqua aussitôt. « J'ai pensé, me dit-elle, que le bon Dieu voulait que l'une de nous soit Sœur converse et comme vous n'avez pas encore fait profession, vous êtes naturellement indiquée, le voulez-vous ? »

Oh ! ce n'était pas moi qui aurais refusé sciemment un ordre venu d'En Haut et j'acceptai tout de suite la proposition. Cette nouvelle fut vite connue, on en parla à la récréation ; je crois même que la lettre sollicitant cette permission fut écrite par notre Mère au Supérieur. Toute la journée fut employée à prendre les mesures nécessaires à ce changement, quand Mère Marie de Gonzague s'apercevant que la chose était sérieuse, s'y opposa de tout son pouvoir. Ce que voyant, notre Mère renonça à son projet de peur de la contrarier.

Si vous me demandez, ma Mère, quelles furent alors mes dispositions, je vous les dirai simplement. Je ne fus ni émue, ni contristée de cette nouvelle. J'eus, il est vrai un sacrifice à faire : celui de renoncer à dire l'Office divin, car malgré qu'il fût pour moi une souffrance, à cause de mes luttes contre le sommeil, il était cependant ma consolation et ma joie, j'étais si fière d'élever ma voix avec celle des prêtres pour chanter les louanges du Seigneur !

Mais ce renoncement fut vite offert au bon Dieu et je pensai

pour me consoler que la Sainte Vierge ne l'avait pas récité puisque de son temps la liturgie n'était pas composée, les Saints qu'on y fête pas nés et qu'elle-même était encore sur la terre, elle la principale héroïne dont le gracieux souvenir revient si souvent sur le Cycle.

[268] Je pensais encore qu'au ciel on ne réciterait plus de « psaumes de David » et j'acceptai avec joie de commencer dès cette vie à louer Dieu seulement en esprit et de cœur en attendant de chanter de la voix et des lèvres le « Cantique nouveau » [Ap 5,9] de la Patrie.

D'autre part, depuis longtemps, je n'avais nulle ambition pour la prééminence, je ne faisais pas de distinction entre la valeur de nos occupations. Qu'importe ce que l'on fait ici-bas ! est-ce à nous d'y définir si une chose y est plus utile qu'une autre, plus parfaite qu'une autre ! J'ai lu dans la vie des Pères du désert qu'un solitaire étant allé trouver saint Arsène qui ne lui répondit point s'adressa à l'Abbé Moïse qui le reçut avec empressement et charité. Comme ce solitaire s'étonnait que saint Arsène, par l'amour qu'il portait à Dieu, fuyait la compagnie des hommes, tandis que saint Moïse, par l'effet du même amour, recevait si bien tout le monde, un ancien eut à ce sujet une vision : Dieu lui fit voir deux bateaux qui voguaient sur le Nil, dans l'un était l'Abbé Arsène conduit par le St Esprit en grand repos et en grand silence ; et dans l'autre l'Abbé Moïse conduit par les Anges de Dieu qui lui remplissaient la bouche de miel.

À quoi sert donc de se glorifier d'une chose ou d'une autre ? n'est-ce pas plus sage de convenir avec saint Jean de la Croix « qu'il n'y a pas de loi pour le juste<sup>140</sup> ! » – Un Ordre religieux, par exemple, pour des raisons très parfaites ne dit pas l'Office en commun, multiplie les prières vocales, met la simplicité la plus grande dans la pompe des cérémonies et des ornements

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

trois autres ne savaient pas nager. Voilà bien ce qui nous arrivera, me dis-je ! Les âmes fortes font quelquefois fausse route, parce qu'elles comptent sur leur propre vigueur, tandis que les faibles et les imparfaites se cramponnent à ce qu'elles trouvent. Moi c'est au bon Dieu que je m'attache et comme je suis toute petite et très faible, je serai sauvée.

Le prophète Ézéchiël nous affermit dans cette pensée quand [283] il dit : « Ce qui était perdu je le rechercherai, ce qui était égaré, je le ramènerai, ce qui était brisé je le lierai, ce qui était fort et gras, je le conserverai et ce qui était faible je le fortifierai » (Ez 34,16). Ainsi, pour celui qui est fort et gras, le Seigneur se contente de le conserver, mais pour celui qui est faible, il le fortifie : il donne à celui qui n'a pas !... Et qui n'aimerait mieux recevoir de la main libérale du Tout-Puissant que du petit sac sordide de nos mesquines économies ?

Ô mon Jésus ! non, je n'ai plus peur de mes misères, elles sont, sur mon chemin, ces échelons qui m'aident à arriver jusqu'à vous et que Sainte Perpétue vit dans un songe à la veille de son martyre : elle aperçut une échelle qui montait jusqu'aux Cieux, échelle hérissée à droite et à gauche d'épées tranchantes. À sa base se tenait un dragon prêt à dévorer ceux qui seraient assez téméraires pour oser monter. Sainte Perpétue n'hésita pas un instant et mettant résolument le pied sur la tête du monstre l'obligea à lui servir de premier échelon. Ô Jésus ! moi j'ose dire que je fais la même chose, mes défauts voudraient pour ainsi dire me dévorer en paralysant mes forces par le découragement, mais je ne les crains pas, ce sont eux qui me servent parce que ce sont eux qui me jettent dans un abîme d'abandon et d'humilité !

Ah ! j'expérimente aujourd'hui la devise que me donna Thérèse : « Qui perd gagne ! » Oui c'est en voulant bien tout perdre et en le perdant en réalité qu'on gagne tout : « Ouvre la

bouche, dit le Seigneur, et je la remplirai ! » (Ps 81[80], 11) Il n'y a que ceux qui n'ont rien, que les pauvres, qui éprouvent le besoin de demander leur pâture. [284] Ô mon Dieu et c'est moi ce pauvre dénué de tout secours, qui a passé sa vie à perdre, c'est moi qui ouvre ma bouche et mon cœur pour que vous les remplissiez de vos divines richesses. Ô heureuse indigence qui ne t'aimerait, toi la source de tous les biens !

Oui, c'est l'Amour seul qui compte et la plus noire pauvreté ne saurait être impropre aux opérations de l'Amour. Dernièrement je fus attirée par un phénomène bien symbolique. Le soleil dardait ses rayons dans le jardin, quand au milieu d'une allée je vis briller comme un diamant aux mille feux. Je m'approche et quel ne fut pas mon étonnement de voir un vieux morceau de vaisselle cassée qui, empruntant avec avidité le rayon de lumière, devenait lui-même par cette communication un véritable soleil. Alors je m'écriai : « Mon Dieu, c'est moi ce morceau méprisable, oh ! Faites-moi la grâce de me tenir toujours ainsi dans votre beauté et bien que je sois la plus vile de toutes mes sœurs je n'en serai pas moins un soleil brillant qui vous fera rayonner dans les âmes. »

Ma Mère, si vous saviez ce que mes défauts m'ont été profitables, je les compare à une mine d'or. Soit que je les ai vaincus en pratiquant les vertus contraires dans les moments difficiles, soit que, vaincue moi-même, j'ai supporté humblement ma captivité et mes blessures, toujours ils m'ont enrichie. Je crois même qu'ils m'ont plus profité dans ce dernier cas, et jamais je n'ai fait de meilleures oraisons que les jours où je comptais des défaites. Avec quelle joie [285] alors, passant en revue toutes mes sœurs je faisais remarquer à Jésus leurs qualités, leurs vertus, le louant en elles et le suppliant d'avoir pitié de moi à cause d'elles, de moi misérable pécheresse !

Bien des fois dans ma pauvre vie j'ai désiré être une sainte, j'ai demandé au Bon Dieu d'arriver là où son Amour m'attend, je ne voudrais pas avoir passé ma vie éphémère sans en tirer tout le profit possible. Même j'ai désiré parfois faire des surprises à Jésus pour qu'il soit content et se dise tout étonné : « Je n'attendais pas cela d'elle ! Elle a fait cela, puis cela encore ! ... » – Oh ! oui que j'aurais été heureuse de pousser mon habileté jusque-là ! Et tout au contraire j'ai été en deçà de mes désirs de perfection. Cependant je ne désespère pas : ne pouvant lui offrir ces surprises par ma patience et ma douceur, je le lui ferai par mon humilité... L'humilité, je l'ai cultivée avec une jalousie avide et j'espère bien qu'elle me donnera un jour une petite fleur inattendue et toute nouvelle que j'offrirai à Jésus. Ainsi mon rêve sera réalisé...

### **La « petite voie » de Thérèse, la nouvelle Jeanne d'Arc**

Ma Mère, je ne savais pas que j'allais écrire toutes ces pages qui anticipent sur l'ordre des faits, car cet état de paix et d'abandon est mon état présent, mais non pas celui de l'époque dont j'entreprends tout à l'heure d'écrire l'histoire. Ces grâces de confiance ne m'ont été données qu'après la mort de ma Thérèse chérie. Elle aurait pu dire après Jésus : « Il vous est utile que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas le Consolateur, cet Esprit de Vérité qui procède du Père ne viendra pas vous visiter, mais si je m'en vais, je supplierai le Père de vous l'envoyer, alors Il vous fera souvenir [286] de tout ce que je vous aurai dit et vous en donnera l'intelligence... » [Jn 14,16 ; 16,7.13]

Qu'elle est lumineuse la « petite voie » que Thérèse est venue découvrir aux âmes ! Et qu'elle est vraie et bien appropriée à nos besoins présents ! Tout à l'heure l'essieu du monde semble s'affaisser sous le poids de l'orgueil, plaie de notre époque. De là une dégradation morale effrayante, le luxe, le bien-être,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Dans cette disposition, j'arrivai à ce passage du prophète Zacharie : « Qu'est-ce que le Seigneur a de bon et de beau, sinon le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges ? » [Za 9,16] À peine l'avais-je lu qu'il se passa quelque chose d'extraordinaire. En un instant, l'Amour du bon Dieu pour nous m'apparut comme sans voile et se révéla à moi avec une telle intensité que je ne saurais exprimer ce transport. Je sentis comme une violente commotion... à trois reprises différentes mon cœur fut ébranlé, c'était comme si quelqu'un, voulant en faire l'assaut, s'y précipitait avec violence et pratiquait une issue... Il me sembla alors que les torrents de l'Amour divin débordaient dans mon cœur et je compris une foule de choses sur les mystères de l'Amour, qui me furent pour ainsi dire [301] découverts... J'étais submergée, engloutie et trop faible pour supporter cet excès d'amour, je pleurais...

Mes larmes coulèrent pendant une heure, sans que je puisse dire un mot et, quand je voulus me lever j'étais toute chancelante, j'éprouvais comme une sorte d'ivresse. Ah ! je pouvais bien dire avec saint Jean de la Croix : « Dans le cellier intérieur de mon Bien-Aimé, j'ai bu et, quand je suis sortie, dans toute cette plaine je ne connaissais plus rien et je perdis le troupeau que je suivais auparavant<sup>156</sup>. »

Je voulais tout raconter à notre Mère, mais j'étais trop émue et je dus attendre jusqu'au soir. Pendant les Offices, il me fallut tourner mes images à l'envers et éloigner ma pensée de Dieu, autrement je n'aurais pu y assister, les eaux de l'Amour divin ne s'étaient pas encore assez écoulées et il me fut impossible ce jour-là de me nourrir des aliments de la terre.

Cette grâce unique surpasse toutes celles que je reçus dans ma vie et, chaque année, j'en célèbre le doux anniversaire. Elle me semble plus grande, cette grâce, même dans l'ordre naturel, que,

si de mes yeux, j'avais vu la Sainte Vierge et qu'elle m'aurait déposé l'Enfant-Jésus dans les bras. J'ai reçu l'Amour et je l'ai gardé ! La prière contenue dans l'Acte de ma Thérèse s'est réalisée en ma faveur : « Afin de vivre dans un Acte de parfait amour, je m'offre comme Victime d'holocauste à votre Amour Miséricordieux, vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous, et qu'ainsi je devienne martyr de votre Amour, ô mon Dieu<sup>157</sup> ! »

Mais, pourquoi le Seigneur m'avait-il, en faisant la conquête de tout mon être, submergée par l'eau, plutôt que consumée par le feu ? Il eut été plus compréhensible qu'il entretînt, par le feu, l'incandescence de son « tison » plutôt que par [302] l'eau ! Ah ! son tison ! il était tout à la fois submergé et incandescent d'amour divin, mais le démon s'apprêtait à y mettre son feu maudit. Un an plus tard, presque jour pour jour, sonnerait son heure et Jésus voulait, par cet emblème, me donner pour ainsi dire l'assurance que les efforts de l'ennemi seraient vains. Comment, en effet, enflammer un tison que l'eau environne et imbibe de toutes parts ?

Jésus était donc venu me visiter dans un moment d'aridité, pourquoi avait-il choisi de préférence cette occasion ? Je pense que c'était pour me prouver une fois de plus que la ferveur sensible, si elle nous donne du contentement à nous, n'a pas plus de prix à ses yeux qu'une sécheresse apparente ne provenant pas d'infidélités. Au contraire le bois sec est le plus propre à la combustion et le vase vide le plus apte à être rempli. J'étais ce vase vide et c'est pourquoi Jésus est venu à moi.

### **Autres grâces**

J'ai d'ailleurs remarqué dans différentes circonstances de ma

vie que le bon Dieu avait toujours profité des moments de détresse pour me faire des grâces. Étant encore dans le monde, un soir que je faisais mal ma prière je levai machinalement les yeux et ils se rencontrèrent avec ceux de la Vierge bénie devant laquelle j'étais agenouillée. À ce moment je tressaillis, car il me sembla qu'elle me regardait tendrement et me souriait. Je reçus cette impression comme une grande faveur et j'en marquai soigneusement la date. Ma tiédeur s'était tout à coup changée en une bien grande ferveur qui me fut un stimulant à la piété. Quand cette [303] douce grâce se fut évanouie je cherchai en vain à la ressaisir par des effets de lumière projetés sur la statue, mais jamais je ne pus y parvenir. Vers le même temps, (c'était pendant mon sommeil) ayant eu beaucoup de peine les jours précédents, je rêvais que j'étais encore sous son étreinte, quand tout à coup la Sainte Vierge vint à moi : une goutte de sang perlait à l'un de ses doigts. N'hésitant pas alors, malgré mon extrême répugnance pour le sang, je portai la gouttelette à mes lèvres, mais aussitôt qu'elle fut dans ma bouche, elle se changea en lait... C'était un dimanche fête de la Maternité de Marie.

Thérèse me dit que c'était là une vivante image de ce qui nous arrivait quand nous acceptions de bon cœur la souffrance, elle nous paraissait du sang, mais en réalité elle n'est que du lait.

Tout dernièrement encore (c'était pendant ma grande retraite) un soir que mon âme subissait une véritable agonie, rentrant après Matines dans notre cellule je trouvai l'oratoire de la Vierge de Thérèse « tout plein d'encens ». Cette émanation embaumée remplit l'atmosphère pendant plus d'un quart d'heure, c'était « le parfum de ma petite Thérèse ». Cette circonstance n'est pas la seule où elle me visita de la sorte, mais j'ai remarqué que toujours c'était ou lorsque j'étais triste, ou découragée, ou tiède dans mes prières.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

passage du saint Évangile où il est appelé « Prince de ce monde » [Jn 12,31 ; 14,30 ; 16,11]. Mais élevant tout à coup la voix il dit ces paroles : « Je monterai ! je vaincrai ! – Ce n'est pas vrai ! m'écriai-je, avec force, c'est Jésus qui vaincra pour moi ! »

Le démon me quitta aussitôt et libre de mes mouvements je m'assis sur notre oreiller, je pris de l'eau bénite, je répétai les doux noms de Jésus et de Marie, je baisai notre crucifix. Il y avait à peu près une demi-heure que je priai avec ferveur, lorsque j'entendis tout près de moi comme le cri farouche et moqueur d'un oiseau de proie. Je n'y tenais plus et ne crus pas faire une faute contre la Pauvreté en allumant notre petite lampe. Alors j'entendis à [318] la porte, mais en dehors, un bruit semblable à celui qu'auraient fait des griffes, la raclant avec force. Et ce fut tout.

Bien entendu, je ne dormis pas de la nuit, je priai tout le temps. La journée suivante, mon épaule me fit très mal, bien qu'aucune trace extérieure de blessures ne parût. Il y avait seulement cinq endroits sensibles comme des meurtrissures.

Quel était donc ce défi que m'avait lancé Satan ? Un mois après, toutes mes tentations s'évanouissaient pour ne plus reparaître, faisant place au calme, à la paix et à la liberté.

De cette nouvelle épreuve, qui précéda mes travaux sur le Saint Suaire, et qui ne dura que quelques mois, je ne vous parlerai pas, ma Mère, vous les connaissez. Vous savez que c'est à elle que se rapportait la grâce, reçue au jour lointain de ma Prise d'Habit. Car, à l'une des phases les plus douloureuses, cette grâce me revint vive et pénétrante. Le psaume « *Qui habitat in adjutorio altissimi* [celui qui habite sous la protection du Très-Haut] » [Ps 90 (91), 1] se déroula devant moi et chaque mot entra dans mon [319] cœur comme un baume, s'accroissant,

s'interrompant comme si quelqu'un m'en avait expliqué le sens prophétique, révélé en ce jour.

Lorsque cette douce instruction fut achevée, j'entendis intérieurement une voix qui me disait : « Tu es bienheureuse, toi qui as cru, parce que tout ce qui t'a été dit par le Seigneur s'est accompli !... » (Lc 1,45)

Souvent encore, me revenait à la mémoire l'image de Daniel au milieu des lions et cette parole de l'Écriture prononcée à son sujet, me semblait dite pour moi : « ... Et on ne trouva sur lui aucune blessure parce qu'il avait cru en son Dieu. » [Dn 6,24]

Ah ! je savais enfin la pensée de mon Père des Cieux, je n'en doutais plus et cette pensée cadrerait parfaitement avec tout ce que j'avais espéré de sa bonté !

Oui, Jésus a véritablement « vaincu pour moi ! » – « C'est inutilement, dit-il, que Satan a voulu, jusqu'ici couler à fond ton embarcation, croyant par là t'atteindre. Ah ! mon "Tison", il baigne dans les eaux de mon Amour, là, il [330]<sup>164</sup> n'est pas inflammable... et quand même les dernières épaves de la barque disparaîtraient, il serait là intact porté sur les flots, n'attendant plus que ma main divine pour le prendre et le soustraire à jamais au tyran. »

Ma Mère, c'est cette dernière phase de mon existence que je vais vous raconter tout à l'heure. – Pendant quelque temps Jésus avait semblé abandonner son tison, il avait paru le mépriser. Ce misérable bois lui avait cependant donné sa petite grappe d'amour, mais il avait feint de ne pas s'en souvenir : « À quoi le bois de la vigne est-il bon, disait-il ? Il n'est utile à aucun ouvrage et on le met au feu pour le consumer ! » (Ez 15,3-4) Il l'avait donc apparemment livré à l'incendie, mais son cœur veillait et il vint un moment où se penchant du haut des Cieux, il

le reprit avec tendresse et jura par lui-même, en disant : « Il a échappé au feu et le feu le consumera ! » (Ez 15,7) Le feu de son amour prit donc en son tison un renouveau d'intensité, car le Seigneur, par un souffle de sa bouche, avait augmenté son ardeur. Mais là ne se borna pas ses divines miséricordes. Lui qui avait hautement déclaré qu'on ne pouvait tirer aucun usage de ce bois plus vil que tous les autres, résolut de s'en servir. C'était un caprice de sa toute-puissance.

Ayant décrété dans les siècles antiques qu'à la fin des temps, Lui, Jéhovah « étendrait une seconde fois la main pour racheter le reste de son peuple » avait promis comme signe de ralliement « d'élever en ce jour-là, la racine de Jessé comme un étendard pour les nations » (Is 11,10-11). Mais il lui fallait une hampe pour élever cet étendard, et le Seigneur [331] qui aime à se servir de ce qu'il y a de plus faible pour confondre les forts prit son tison pour cet usage !

Ô mon Jésus ! quand je considère jusqu'où va votre miséricorde, votre condescendance envers la plus chétive de toutes vos créatures, mon cœur se fond de reconnaissance, et je m'écrie avec Thérèse : « L'Amour m'a choisie moi faible et imparfaite créature ! Ce choix n'est-il pas digne de l'Amour ? Oui, pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en soi ce néant<sup>165</sup>. »

Jésus s'était abaissé pour moi jusqu'au Calvaire, jusqu'au Tombeau, il reposait là défiguré dans un linceul et moi, associée à son immolation je l'avais suivi en ce lieu où ensevelie, humiliée aux yeux des créatures et aux miens, j'étais réellement conforme à mon Bien-Aimé. Aussi le moment était-il venu où il me donnait en partage son humanité Sainte m'en créant la petite apôtre.

C'est au sortir même de l'épreuve dont je viens de parler, en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



exprimer, dans le langage de la terre, la foi et l'Amour qui ont reproduit sur ma petite toile la Sainte Face de Jésus. J'étais intimement persuadée que je serais exaucée, car les grâces ne me manquaient pas. Plusieurs fois, pendant le cours de mon travail, il m'arriva de voir devant moi le Visage de Jésus souffrant. Ce n'était point des yeux du corps mais cette vision était extraordinairement nette et saisissante. Je regardais alors Jésus pour le graver dans mon esprit, c'était mon modèle qui posait devant moi. Oh ! cette Sainte Face je ne l'oublierai jamais !... Ces traits, cette expression, cette majesté divine, ce calme, cette sérénité, cette douceur incomparable je voulais la reproduire à tout prix, et je regardais avide de n'en laisser échapper aucun détail. Cette vision durait quelques secondes (une longue minute environ).

J'ai parlé de cette faveur au Père Auriault<sup>170</sup> lui demandant ce que cela pouvait bien signifier puisque sainte Thérèse [d'Avila] dit quelque part « que lorsque Notre Seigneur se présente à l'âme on est tellement ravi par sa beauté qu'il serait impossible d'étudier ses traits<sup>171</sup> », tandis que moi j'oubliai la beauté pour me pénétrer de la forme. Il m'a répondu que cette grâce que j'avais reçue était appropriée au but que Notre Seigneur se proposait.

Cette Face de Jésus que je voyais était celle du Saint Suaire vivante ; après l'avoir regardée attentivement je comparais les détails brouillés que donne le Saint Suaire et qui auraient pu m'échapper. Alors ce fut avec grande fidélité que j'en copiai les moindres particularités. Chaque goutte de sang tenait la même place, avait la même forme sur ma toile que sur le modèle. Aussitôt que, même sans [347] le vouloir, je changeais la moindre chose ce n'était plus lui... Ayant trouvé entre autres la barbe trop claire je voulus la peindre d'un ton plus foncé, mais

je fus obligée de revenir et copier exactement. J'essayai aussi de ne la séparer qu'en deux, au milieu du menton, vain effort ! Je remarquai encore que plusieurs détails qui, aujourd'hui font l'admiration des connaisseurs, se sont faits d'eux-mêmes. Ainsi, il est un certain petit clair qui dirige le regard sur la paupière demi-baissée de l'œil gauche, je l'avais remarqué sur le Suaire, mais ce n'est pas moi seule qui l'ai rendu sur ma toile, il s'est passé quelque chose que je n'ai pu m'expliquer.

Cependant, après bien des mois, ce travail fut enfin terminé, je le portai à la Sainte Vierge pour lui en donner les prémices. J'étais là devant la statue de Marie le cœur rempli de joie, mais un peu anxieux. Je m'étais tournée vers toute l'assemblée des élus leur demandant s'ils le reconnaissaient... Instinctivement j'ouvris au hasard le saint Évangile et je lus ces paroles : « Tous ceux qui étaient là et qui virent ce qui se passait dirent : “Celui-ci est vraiment le Fils de Dieu...” » (Mt 14,33).

## **La rage du démon**

Le portrait une fois réussi je m'occupai de faire éditer des images. Presque une année se passa encore en pourparlers, en ennuis de toutes sortes. Il semblait que le démon, jaloux du bien que devait opérer dans le monde cette sainte image, me causait mille difficultés et tracasseries. Déjà lorsque je venais d'achever ma première Sainte Face en 1904<sup>172</sup> j'avais entendu des bruits étranges. C'était dans la nuit du 27 juin, ma Sainte Face venait d'être terminée et aussi « l'Appel aux petites âmes<sup>173</sup> », publication dont je m'étais occupée. Vers 11 heures du soir [348] j'entendis tout un bouleversement dans l'oratoire de la Sainte Vierge qui n'est séparé de notre cellule que par une cloison de bois, il me semblait qu'une personne maladroitement s'y était introduite et brisait tous les objets. Il y avait quelques minutes de calme puis le tapage recommençait. Des bruits

étranges avaient lieu aussi dans notre cellule, comme le pétitement d'un violent incendie surtout à l'endroit où je posais ma tête, l'oreiller semblait formé de bois sec enflammé qui crépitait à outrance. Je n'osais pas bouger, même respirer, car aussitôt que je faisais le plus léger mouvement, quelque imperceptible soit-il, tout recommençait de plus belle, aussi bien dans la cellule qu'à côté, comme si ce fut moi qui donnais le signal au mystérieux personnage. Aussi, je n'osais pas me lever, ni allumer notre lampe, encore moins passer par l'oratoire pour aller chercher du secours. Les bruits se continuèrent avec intermittence de calme jusqu'à 2 heures du matin. Enfin à cette heure-là il y eut un tel bacchanal dans l'oratoire que la maison me parut en trembler et je crus que tout le monde allait s'éveiller. Puis je n'entendis plus rien.

Le matin je m'attendais à trouver la statue brisée et tout sens dessus dessous, mais rien n'avait changé de place. J'allai raconter ces faits à notre Mère, et comme je sortais, une autre sœur très digne de foi, entra à son tour et faisait exactement le même rapport. Elle avait entendu le bouleversement de l'oratoire et l'incendie et elle indiqua les mêmes heures que moi. Personne autre que nous deux n'avait entendu, ni la sœur dont la cellule est voisine de la mienne, ni les infirmes et infirmières qui couchent en bas et nous assurèrent que la nuit avait été très calme.

Quoi qu'il en soit je ne crois pas que le démon soit content de nous, il met son plaisir à nous effrayer en nous montrant sa rage.

### **Témoignages de reconnaissance**

[349] Mais à présent tout est passé. La Sainte Face de Jésus a reçu les baisers de son Vicaire qui a ouvert pour elle le trésor des indulgences. Jésus a envoyé à sa petite épouse par la main

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jour au Ciel nous aimerons à nous parler de nos *glorieuses* épreuves, déjà ne sommes-nous pas heureuses de les avoir souffertes ? Oui les trois années du martyre de Papa me paraissent les plus aimables, les plus fructueuses de toute notre vie, je ne les donnerais pas pour toutes les extases et les révélations des Saints, mon cœur déborde de reconnaissance en pensant à ce *trésor* inestimable qui doit causer une sainte jalousie aux Anges de la Céleste cour... » (Ms A, 73r°)

62. Ms A, 13r° : « Le cœur si *tendre* de Papa avait joint à l'amour qu'il possédait déjà un amour vraiment maternel !... »

63. Ms A, 20v° : « Étant en licence avec Sœur Marie du Sacré-Cœur, nous parlions comme toujours des choses de l'autre vie et de nos souvenirs d'enfance, quand je lui rappelai la vision que j'avais eue à l'âge de six à sept ans, tout à coup en rapportant les détails de cette scène étrange, nous comprîmes en même temps ce qu'elle signifiait... C'était bien *Papa* que j'avais vu, s'avançant courbé par l'âge... C'était bien lui portant sur son visage vénérable, sur sa tête blanchie, le signe de sa *glorieuse* épreuve... Comme la Face Adorable de Jésus qui fut voilée pendant sa passion, ainsi la face de son fidèle serviteur devait être voilée aux jours de ses douleurs, afin de pouvoir rayonner dans la Céleste Patrie auprès de son Seigneur, le Verbe Éternel... »

64. Céline ajoute en note : « C'était au Havre ».

65. Céline ajoute en note : « une autre fois, à Honfleur ».

66. Thérèse aussi connaît la tentation du suicide durant sa dernière maladie : « Quelle grâce d'avoir la foi ! Si je n'avais pas eu la foi, je me serais donné la mort sans hésiter un seul instant. » (C.J. 22.9.6)

67. La date du 12 février marque aussi la petite Thérèse : « Je ne savais pas que le 12 février, un mois après ma prise d'habit, notre Père chéri boirait à la *plus amère*, à la *plus humiliante* de toutes les coupes » (Ms A, 73r°). Elle fait partie des « Jours de Grâces, accordés par le Seigneur à sa petite épouse. » (Ms A, 86r°). Thérèse l'appelle alors : « Notre grande richesse ».

68. La ligne de pointillés fait partie du texte de Céline et l'erreur de numérotation est aussi de son fait.

69. Ms A, 73v° : « Lorsque Céline et Thérèse se parlaient, jamais un mot des choses de la terre ne se mêlait à leurs conversations qui déjà étaient toutes dans le Ciel. Comme autrefois dans le *belvédère*, elles rêvaient les choses de l'*éternité* et pour jouir bientôt de ce bonheur sans fin, elles choisissaient ici-bas pour unique partage "La souffrance et le mépris". »

70. Jean Chrysostome, *Homélie sur les statues. Au peuple d'Antioche*, 4<sup>e</sup> homélie.

71. Thérèse emploie la même expression lorsqu'elle parle des réalités surnaturelles : « Le Martyre, voilà le rêve de ma jeunesse, ce rêve il a grandi avec moi sous les cloîtres du Carmel... » (Ms B, 3r°) ; « Votre amour m'a prévenue dès mon enfance, il a grandi avec moi, et maintenant c'est un abîme dont je ne puis sonder la profondeur. » (Ms C, 35r°)

72. En un écho de cette expérience, Thérèse écrit à Céline : « Ma Céline, la petite enfant de Jésus est toute seule dans une petite barque, la terre a disparu à ses yeux, elle ne sait pas où elle va, si elle avance ou si elle recule... La petite Thérèse sait bien, elle est sûre que sa Céline est en pleine mer, la nacelle qui la porte vogue à voiles déployées vers le port, le gouvernail que Céline ne peut pas même apercevoir n'est pas sans pilote. Jésus est là, dormant comme autrefois dans la barque des pêcheurs de la Galilée. Il dort... et Céline ne le voit pas car la nuit est descendue sur la nacelle... Céline n'entend pas la voix de Jésus. Le vent souffle... elle l'entend ; elle voit les ténèbres... et Jésus dort toujours ; cependant s'Il se réveillait seulement un instant, Il n'aurait "qu'à commander au vent et à la mer et il se ferait un grand calme", la nuit deviendrait plus claire que le jour, Céline verrait le divin regard de Jésus et son âme serait consolée... » (LT 144)

73. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, Œuvres complètes, t. 10, Paris, Lefèvre – Ledentu, 1836, p. 491.

74. Le 17 octobre 1890.

75. Il s'agit d'Henry Maudelonde. Né le 4 septembre 1864 à Lisieux, décédé le 19 septembre 1937 à Bernières-sur-Mer. Avoué, il aurait désiré épouser Céline (1890-1891) qui décline ses avances. Il épouse Marie Asseline le 20 avril 1892 qui lui donne deux enfants. Veuf en 1895, il épouse Hélène Meynaerts le 12 octobre 1899 dont il aura trois autres enfants. Cf. [www.archives-carmel-lisieux.fr](http://www.archives-carmel-lisieux.fr).

76. Céline fait référence ici aux déclarations de Thérèse d'Avila sur le point d'honneur. Cf., par exemple, *Vie* 2,3 : « Je ne crois pas m'être éloignée de Dieu en l'offensant mortellement, ni avoir perdu la crainte de Dieu, bien que je craignisse davantage de perdre l'honneur. Ce sentiment fut assez fort pour que je ne le perdisse point, et je crois que rien n'aurait pu me changer sur ce point, et qu'il n'était personne au monde pour l'amour de qui j'aurais cédé. Puissé-je, pour ne point contrevenir à l'honneur de Dieu, avoir eu la force dont j'étais naturellement douée pour ne pas perdre ce que j'estimais être l'honneur du monde, alors que je le perdais de bien d'autres façons. »

77. Céline ajoute en note : « Le 21 septembre 1893, il écrivait à sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus : "Chérissez votre Céline, elle le mérite. Je le sais mieux que vous. Notre Seigneur la conduit à des cimes par un chemin âpre

et escarpé” ».

78. Céline ajoute en note : « allusion à la parole entendue... » ; voir f°317, fin du 1<sup>er</sup> alinéa (*infra*, p. 325).

79. Céline ajoute en note : « éliminant avec soin tous les passages d’une morale douteuse ».

80. Ms A, 38r°.

81. Ms A, 46v°.

82. Plusieurs lignes biffées.

83. *Imitation de Jésus-Christ*, I, 23.

84. Saint Jean de la Croix, *Cantique spirituel*, str. 1.

85. *Imitation de Jésus-Christ*, III, 16.

86. Dans le « Cantique de Céline » (PN 18,55).

87. Plusieurs lignes biffées.

88. Félicité (surnom donné à Marie Hubert) Madame Alfred Saffrey. Née le 27 octobre 1860 à Villiers-le-Pré, décédée le 25 août 1930 à Lisieux. Elle entre au service des Martin en 1884. Elle est appelée « Félicité », son troisième prénom pour éviter la confusion avec Marie Martin. Félicité allait conduire Thérèse à l’Abbaye. Elle reste chez les Martin pendant trois ans et les quitte pour épouser M. Paul Catherine, le 23 novembre 1886. Ils auront une fille prénommée Thérèse. En secondes noces, elle épousera M. Alfred Saffrey, bourrelier à Lisieux. Elle a donné son témoignage sur la famille Martin dans une lettre de mai 1926. Cf. [www.archives-carmel-lisieux.fr](http://www.archives-carmel-lisieux.fr).

89. Louis Désiré Le Juif est né le 6 janvier 1861 à Fumichon. Il s’est marié le 28 juin 1883 à Moyaux avec Marie Amélie Augustine Rigot, née le 2 janvier 1863 à Moyaux. Ils sont tous deux décédés à Moyaux en 1916. Ils ont eu 3 enfants : Joseph-Marie, Gabriel-René et Marie-Jeanne. Désiré et sa famille entre comme domestique au service des Guérin en 1892, puis de Céline après le retour de M. Martin du Bon Sauveur. Il se convertit devant un tableau de Céline au terme d’une neuvaine à saint Joseph en 1893.

Cf. [www.archives-carmel-lisieux.fr](http://www.archives-carmel-lisieux.fr).

90. Les pages 128-129-130 ont été supprimées.

91. Proverbes du XV<sup>e</sup> siècle figurant dans le dictionnaire Littré en 1880 (cf. VT 202).

92. Réplique historique de Jeanne à ses juges durant le procès (cf. VT 202).

93. Saint Irénée de Lyon, *Contre les hérésies*, III, 3 : « Certains ont entendu [Polycarpe] raconter que Jean, le disciple du Seigneur, étant allé aux bains à Éphèse, aperçut Cérinthe à l’intérieur ; il bondit alors hors des thermes sans s’être baigné, en s’écriant : “Sauvons-nous, de peur que les thermes ne s’écroulent, car à l’intérieur se trouve Cérinthe, l’ennemi de la vérité ! ” ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Cela, sans parler des contradictions du dehors qui ne nous manquaient pas. On aurait dit, comme dans l'Apocalypse, « le dragon assis sur le rivage attendant les fruits de nos initiatives pour les dévorer aussitôt » [Ap 12,4].

Dieu seul connaît nos combats et les divers champs de bataille sur lesquels ils se sont déroulés... Les attaques mêmes contre notre Sainte et contre les siens, vivants ou morts ne nous furent pas épargnées, comme vous le savez, ma petite Mère, et nous pourrions dire, comme saint Paul, que nous avons essuyé des périls : « du côté des faux frères, du côté des voleurs » [2Co 11,26] etc., etc., car ces derniers ne manquèrent pas non plus de jouer leur rôle. Oui, nous avons passé par bien des tribulations avant de toucher le but que nous voulions atteindre et non moins, après...

Mais, je reprends le récit de ma vie personnelle extérieure qui a été, on le voit très très occupée, sans compter le temps donné aux constructions et aux divers aménagements tant ici qu'à Alençon, et même la surveillance des architectes et des artistes, aussi bien pour les nombreuses statues que pour les innombrables dessins, qu'il fallait le plus souvent guider, tellement qu'on fut obligé de me retirer tout emploi dès 1915, sauf toutefois les obédiences et ouvrages communs. – J'excepte [9] l'emploi de la photographie, pour la reproduction, que je montai de fond en comble et qui m'occupa beaucoup pendant longtemps, si bien qu'on dût même m'adjoindre une aide. – À propos des travaux de peinture, j'ai oublié de dire que c'est lorsque j'étais sacristine que j'ai peint la vie de Notre Seigneur et celle de la Sainte Vierge sur deux ornements ainsi que des médaillons sur plusieurs étoles et sur un conopée. Mais, cette fois, c'était sur le temps de l'emploi.

Parmi mes autres ouvrages, il faut bien que j'accorde aussi un

petit souvenir aux enchâssements des Reliques, depuis la plus modeste vitrine des débuts jusqu'à l'apothéose finale : placer ma chère petite Thérèse dans sa Châsse !...

On s'étonne souvent que nous ayons gardé tant de choses d'elle. Cela tient d'abord à la haute estime que nous avons de sa vertu, prévoyant sans nous en rendre compte, ce qui est arrivé, et aussi sans doute, un peu, à mon caractère conservateur : jeter quelque chose trouve rarement grâce à mes yeux, (je me sers encore du sous-main que j'avais en pension voilà cinquante ans, ce n'est pas pour l'attachement que je lui porte, car j'aurais bien désiré qu'il fut remplacé ! Sœur Marie du Sacré-Cœur m'en a donné un autre à sa cinquantaine) il me semble toujours qu'une fois ou l'autre on pourra se servir d'objets au rebut. Malgré cela, avant d'entrer au Carmel, j'ai donné beaucoup de vêtements de notre petite sainte et plusieurs choses à son usage que je regrette bien maintenant. [10] Heureusement que le bon Dieu m'a aidée à faire valoir celles qui nous restaient, là a consisté mon rôle. J'avais déjà autrefois le goût de restaurer, de transformer et ma petite Thérèse disait en me voyant, par exemple, réparer en les métamorphosant, de fausses fleurs qu'on avait mises au rebut : « C'est ainsi que le bon Dieu fera avec nous, il utilisera ce qui est abîmé, détérioré dans notre âme pour le rétablir en son premier état et bien mieux encore. Cela lui fait beaucoup plus de plaisir que de créer. »

À cause de ces dispositions pour le décor on me mit à contribution pour disposer les fleurs des lits de Prise d'habit et de Profession des novices, et cela pendant fort longtemps jusqu'à ce que je ne puisse plus me baisser ni m'agenouiller facilement. Puis, on réclama longtemps aussi mon concours pour faire la crèche si bien que dix ans après être sortie du noviciat, je la faisais encore.

Ô ma petite Mère, que j'ai donc travaillé et fait d'expériences dans ma longue vie ! J'ai eu le temps de voir naître et mourir presque toutes mes œuvres. Comme le psalmiste : « J'ai vu la fin de toute perfection. »

Au début, je travaillais les portraits de notre [11] petite Thérèse sur papier, à l'estompe, et m'étant aperçue que le papier se piquait, je peignis sur toiles, mais un jour ou l'autre les toiles furent percées ou craquelées, alors je peignis sur des panneaux, autres déboires, c'était la peinture qui moisissait. Au jardin, c'est la même chose : Sœur Marie du Sacré-Cœur et moi avons planté des arbres que nous croyions voir grandir, ils sont si bien arrivés à maturité que beaucoup sont morts et nous avons dû transformer plusieurs fois les dispositions mêmes des allées pour répondre aux besoins nouveaux créés par le temps.

Non, rien ne demeure longtemps dans un même état, tout change au temporel comme au spirituel, et il m'a semblé toujours être au milieu des ruines. Quelle joie quand la ruine se sera communiquée à ma tente ! Je regarde à droite et à gauche pour voir de quel côté elle pourrait être endommagée, mais je n'en découvre aucun. Il me semble que je suis éternelle et si le temps me paraît s'envoler avec la rapidité de l'éclair, ma vie en elle-même, me semble compter plus de mille ans comme Mathusalem ! Je crois avoir toujours été sur la terre et que la mort n'est pas faite pour moi.

### **Les retardements divins**

[12] Je vous avoue, ma chère petite Mère, que je n'ai pas toujours pris de bon cœur cette épreuve des retardements divins qui démentent les promesses de ma Thérèse au sujet de la réunion éternelle, qu'elle m'avait annoncée à bref délai. Mais après tout, les Apôtres prêchaient bien la fin du monde et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Tentations contre la chasteté dans l'esprit  
Le désir de sauver des âmes était ma folie  
J'étais le bouc émissaire  
Un nouveau défi lancé par Satan  
Peindre la Sainte Face  
Assistance du ciel  
Thérèse et la Sainte Face  
L'exécution du projet  
La rage du démon  
Témoignages de reconnaissance

### **Épilogue**

Suite des souvenirs autobiographiques de Céline –  
1931

Le triomphe de Thérèse et les travaux qui l'ont  
préparé  
Les retardements divins  
Maladies et humiliations  
Tribulations intérieures et consolations de Thérèse  
Au sujet de la prédestination  
Nouvelle visite du démon  
Jeunesse d'âme

## Collection *Témoins de vie*

Ils ou elles ont choisi le Christ pour le mettre au cœur de leur vie, qu'ils soient consacrés ou laïcs. La collection *Témoins de vie* raconte ces existences toutes données, dans la joie ou dans les combats, dans la prière ou dans l'action. Une collection pour écouter ces témoins de vie.

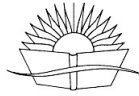
1. *Thérèse d'Avila, qui es-tu ?*, Jean Abiven, 1999 (réédité dans la coll. *Carmelight*, 2019)
2. *Francis Jammes. Le ciel retrouvé*, Koseph Zabalo, 2001 (épuisé)
3. *La marche à la mort. Trois ans de captivité du carmel de Séoul, 1950-1953*, Sr Marie-Madeleine, 2000 (coll. *Carmelight*, 2018)
4. *Guite, la sœur d'Élisabeth de la Trinité*, Jean Rémy, 2003 (coll. *Carmelight*, 2020)
5. *Teresa de los Andes, la Sainte au cœur de feu*, de Muro Eduardo-Gil, 2003
6. *Sœur Marie du Saint-Esprit. Je dis « oui » à l'Amour*, Marie de l'Annonciation, 2003 (coll. *Carmelight*, 2021)
7. *Le Saint de Toulouse s'en est allé... Père Marie-Antoine de Lavour*, Jacqueline Baylé, 2006
8. *Le cristal et le feu. Marie-Élisabeth de la Transfiguration, carmélite*, Carmel de Tous les Saints, Hongrie, 2007 (coll. *Carmelight*, 2021)
9. *Je ne me suis pas dérobée... Journal*, Sr Kinga de la Transfiguration, 2012 (coll. *Carmelight*, 2017)
10. *De la pharmacie au Carmel... et du Carmel au martyr. Bse Maria Sagrario*, José Vicente Rodriguez, 2013
11. *Anne de Saint Barthélemy, compagne et infirmière de Thérèse d'Avila, fondatrice du Carmel en France et en Belgique*, Belen Yuste – Sonia RivasCaballero, 2014

12. *Comment Thérèse visita la Russie et le Kazakhstan. Journal de voyage des reliques de Thérèse de Lisieux en 1999*, Sr Tamara Teuma, 2014 (épuisé)
13. *Laisser voir Dieu. Dans le sillage de Berthe Grialou, sœur du P. Marie Eugène de l'Enfant-Jésus*, Claude Escallier, 2015
14. *Guérie !* Marie-Paul Stevens, 2016
15. *Marie Pila. Née pour aimer en vérité*, Claude Escallier, 2019
16. *Face au Dieu vivant. Autobiographie*, Ruth Burrows, 2021
17. *Camille C. ou L'emprise de Dieu*, Henri Caffarel, 2021

Vous pouvez consulter notre catalogue complet sur notre site

**[www.editionsducarmel.com](http://www.editionsducarmel.com)**

et vous inscrire à notre newsletter



Mise en pages réalisée par  
Jacques Motllo – 66470 – Sainte-Marie-la-Mer  
1/2022